

tour de lui comme à ses obsèques, récitèrent l'Office des Morts, & firent les mêmes cérémonies que s'il eût été mort réellement. Ce que l'on raconte de Philippe de Macédoine n'étoit rien en comparaison du cercueil de Charles V. Ce dernier enseveli dans sa retraite, se repentit bientôt d'avoir remis la Couronne à son fils; en sorte qu'il mourut de chagrin de ne pouvoir révoquer cette donation, & d'avoir été capable d'une si grande folie.



LETTRE



L E T T R E V.

SUIVE DE LA LITTERATURE ESPAGNOLE.

Etat de la Médecine.

L'ESPAGNE paroît être, pour la Médecine & la Chirurgie, à deux siècles de distance au moins de l'Angleterre. Pour le prouver, il suffira de rappeler ce qu'en a dit un Auteur Espagnol fort estimé de sa Nation, & qui a écrit sur cette matière. La Médecine étant liée à plusieurs autres sciences, qui sont fort négligées en Espagne, il n'est pas étonnant qu'on n'ait pas fait ici de grands progrès dans cet Art, si utile aux hommes. Peut-être s'y applique-t-on peu, parce que le peuple étant persuadé que les Saints, les reliques, les chapelets, les scapulaires, guérissent d'un grand nombre de maladies, on ne feroit aucun usage des remèdes, & qu'on laisseroit là les Médecins. Il semble, en Espagne, qu'il n'y a que ceux qui manquent de foi qui puissent s'abandonner aux remèdes trou-

vés par les hommes ; & ils n'ont point de Professeur public en Médecine. Quoique le Sage dans son *Gilblas* ait finement ridiculisé la méthode du Docteur Sangrado , les Espagnols n'ont presque encore d'autre remède que l'eau pure. Mais la preuve la plus frappante de leur ignorance en Médecine , c'est l'opinion où ils sont que les maladies vénériennes ne peuvent pas nuire à leur tempérament , & que , pour se bien porter , il faut toujours en conserver quelques restes. Voici un trait de cet étonnant préjugé. Un Gentilhomme Espagnol envoya chercher un Chirurgien Anglois de mes amis , pour le traiter d'un mal vénérien. L'Étranger dit à son Excellence Espagnole que , si elle vouloit observer le régime qu'il lui prescriroit , il le guériroit radicalement dans l'espace d'un mois. » Me guérir radicalement , répliqua le malade ! » je ne le voudrois pas pour » toutes choses au monde. Je n'ai be- » soin de votre ministère , Monsieur , » que pour adoucir ou diminuer mon » mal , & je ne prétends pas du tout être » guéri radicalement. Un petit reliqua » de cette maladie est la meilleure chose » du monde pour prolonger sa carrière ».

» Monsieur, lui répondit l'Anglois, si
 » vous ne voulez que des palliatifs, un
 » Chirurgien Espagnol fera bien plus
 » propre à vous les administrer que moi.
 » Mon art consiste à guérir, non à plâ-
 » trer les maladies. Je souhaite le bon
 » jour à votre Excellence ».

Ils peuvent avoir quelques Ouvrages sur la Pharmacopée, ou la matière médicale; mais je n'ai trouvé chez eux aucun Auteur qui en traitât. Ils s'appliquent assez à la Botannique & entendent bien cette partie. On dit que les Provinces de Gallice & de Valence leur fournissent abondamment des simples & des plantes admirables.

EXTRAIT des Discours de Don Feijoo sur l'état de la Médecine en Espagne.

LES Médecins Espagnols (1) suivent le systême de Galien & de Riviere; c'est de Galien qu'ils tiennent la méthode de faire saigner si souvent. Ce-

(1) Les Médecins cités dans ces Discours sont, Etmuller, Baglivi, Sydenham, le François, Martinez.

pendant quelques Médecins Espagnols, comme Martinez, se sont élevés contre cette pratique, & n'ont pas voulu l'admettre, même dans les fièvres putrides. Martinez dit à cette occasion, *que la lancette a plus tué d'hommes que le canon.* Don Feijoo est de cette opinion lui-même : il croit qu'en certains cas la saignée peut être bonne ; mais que la difficulté est de sçavoir *quand.* Il ajoute qu'il n'existe aucun symptôme qui puisse faire juger si le sang est bon ou mauvais, non-seulement parce qu'il n'est plus le même, & qu'il s'altère dès qu'il est hors de la veine, mais parce que chaque homme a un sang différent, & que quelque mauvais qu'il paroisse au Médecin, on a vu des malades qu'ils avoient condamnés, vivre très-bien avec ce même sang. C'est pour cela qu'il regarde la transfusion comme le comble de la folie.

Le sçavant Bénédictin blâme beaucoup aussi toutes sortes de purgations ; il prétend qu'elles emportent le bon comme le mauvais ; qu'elles entraînent les sucs nourriciers & digestifs, avec les sucs pernicieux ; que d'ailleurs elles portent le désordre dans les intestins. Quant à ce qu'on dit qu'une purgation

enlève la bile, il soutient que ce n'est qu'une imagination; que les excréments n'empruntent leur couleur que du purgatif; & que les Médecins, avec tous leurs remèdes, tuent leurs amis comme leurs ennemis, ainsi qu'il arriva aux Turcs au fameux siège de Rhodès. Dans les maladies ordinaires & communes, il ne faut, selon lui, jamais purger, surtout dans les commencemens de la fièvre, à moins qu'il n'y eut de l'enflure à l'estomach. La purgation doit être absolument condamnée dans les commencemens d'une fièvre; & sur la fin de la fièvre, elle est encore fort douteuse. La fièvre est un effort que fait la nature, & on ne risque jamais rien de l'abandonner à elle-même. Les purgatifs ne touchent point à la matière morbifique, à moins qu'elle ne soit logée dans les premières voies; alors, dit-il, il n'est pas douteux que la purgation ne soit nécessaire. Celles qui causent des tranchées sont les meilleures, parce que les tranchées ne sont point produites par le remède, mais par la matière acide qu'elle a mise en mouvement. Pour les clystères & les vomitifs, il ne balance pas, dit-il, (quand même il ne seroit pas ap-

puyé de l'autorité de Sydenham ,) à les rejeter absolument & sans exception. Un Médecin vante l'efficacité d'un remède qu'un autre affirme être pernicieux. Que n'a-t-on pas dit pour & contre l'ellébore , pour & contre l'antimoine ? Les uns soutiennent que ce sont des remèdes très-salutaires ; d'autres les représentent comme des poisons. Quelles contradictions n'ont pas éprouvé les pierres médicinales , comme le bézoar & quelques autres ! Les cordiaux ont eu le même sort. Toutes les médecines qu'on nous vend si cher , ou que des Étrangers nous apportent comme de véritables spécifiques , doivent être regardées comme l'ouvrage de la charlatanerie & de l'imposture. Une seule médecine faite chez nous sous nos yeux , est préférable aux remèdes de tous ces Empiriques. J'ai lu quelque part , continue Don Feijoo , qu'un Médecin François n'ordonnoit , pour tout remède , à ses malades , que du café ; je suis pourtant bien convaincu que ni le thé ni le café n'ont jamais été , & ne seront jamais des remèdes. Aujourd'hui on commence à révoquer en doute la vertu des plus célèbres spécifiques. Le quinquina

a de puissans ennemis ; & bien des Médecins déclament fortement contre l'usage du mercure , quoique l'on ait l'expérience que c'est un remède efficace. Les sels d'Angleterre sont nuisibles , parce qu'ils purgent trop foiblement. Cette grande variété de remèdes dont on accable un malade , lui fait plus de tort que si on l'abandonnoit à lui-même. Tous les Médecins abusent des remèdes , & pas un ne s'attache à observer les crises de la maladie. On ne devoit jamais troubler l'ordre de la nature en médicamentant un malade : dans le temps même où la nature est aux prises avec la maladie , on lui ôte ses forces , on la dépouille des armes dont elle se servoit pour combattre son ennemi. Mais c'est en vain qu'on défendrait aux Médecins , sur-tout aux plus ignorans , d'ordonner des Médecines. Si c'est pour faire le profit des Apothicaires qu'un Médecin éclairé fait prendre beaucoup de remèdes , il faut avouer , continue le Bénédictin Espagnol , que l'ame de ce Médecin est dans un état pire que le corps du malade. La vûe d'entretenir la maladie plus long-temps , d'autres vues quelconques d'intérêt ou des mo-

rifs de déference ne doivent jamais faire ordonner inutilement des remèdes. On se rend coupable devant Dieu & les hommes de tout le mal qu'ils peuvent faire, comme ils en font nécessairement.

Quant aux observations & aux expériences, les Médecins ne sont pas toujours fort sincères sur cet article. Qu'on interroge un Médecin, il vous rapporte un cas où ses procédés ont eu du succès, & il en cache deux où la même conduite a échoué d'une manière funeste. Tout le monde connoît les observations de Rivière, qui ont eu la plus grande vogue : quoique le nombre de ces observations se monte à plus de quatre cents, à peine s'en trouve-t-il une seule qui ne soit pas défectueuse. N'est-il pas plaifant, par exemple, de voir un Médecin se vanter de guérir une colique bilieuse avec quatre saignées, quatre purgations & autant d'anodins & d'émolliens ? Voilà, sans doute, un traitement qui doit durer au moins une semaine ou deux, & suivant le cours de la nature, la maladie doit certainement avoir épuisé toute sa violence en deux jours.

Don Feijoo dit ensuite par réflexion :

Je ne sçais pas si ce discours sur les Médecins leur fera beaucoup de plaisir ou beaucoup de peine. Peut-être craignent-ils que, si le monde se dépouilloit des préjugés concernant les médecines, on n'abandonnât les Médecins en même temps. Mais ils doivent bannir cette crainte : le monde ira toujours son train, & il fera toujours comme il a fait. Quel génie fut jamais assez puissant pour détourner le cours de ces deux torrens, le préjugé & l'usage? Quels traits vifs & bien acérés de raison n'ont pas lancés contre la médecine & les Médecins *Quevedo* en Espagne, *Pétrarque* en Italie, *Montaigne* & *Moliere* en France ! Cependant les choses restent toujours les mêmes, & sont aujourd'hui comme elles étoient de leur temps. Je me contente donc de chercher à persuader à quelques hommes sages, de ne prendre que les moyens les plus propres pour recouvrer leur santé. Il y a des Médecins assez désintéressés, ou qui ont assez de candeur pour ne pas disconvenir de l'insuffisance de la Médecine, & de l'incertitude de l'art. Mais on en rencontre encore plus qui ne pensent pas si noblement, & qui établissent dans les remèdes plus

de confiance qu'ils ne devoient en donner. Quelques-uns, par une mauvaise politique, veulent nous cacher l'incertitude de leur art, & le fameux Baglivi étoit de ce nombre. D'autres ont la bonne foi de vous dire : » Les Médecins peuvent entr'eux se confier comme bien tous les jours ils découvrent que la Médecine est impuissante, parce qu'ils sont juges en cette matière, & qu'ils en ont l'expérience. Mais ils font fort bien de ne pas divulguer ce secret à l'ignorant vulgaire, qui les croit de grands Docteurs, & qui a confiance en leurs remèdes ». Pour moi, je trouve le contraire ; je suis sûr que le Public gagneroit beaucoup à cet aveu, & que les Médecins n'y perdroient rien. En effet, quel bonheur pour le peuple, s'il pouvoit une fois se bien persuader que la Médecine est incertaine ; qu'il y a peu de remèdes qui ne soient dangereux ; que la plupart des Médecins, même les plus habiles, font tous les jours de grandes fautes ; que presque tous les malades qui recouvrent la santé, ne doivent leur rétablissement qu'à leurs propres forces ; & que, s'ils ont été si long-temps malades, ce n'est qu'aux

Médecins qu'ils doivent s'en prendre ! Si les hommes instruits de tout cela , pouvoient abandonner les Médecins , leur tempérament ne seroit pas affoibli & souvent même épuisé par des remèdes qu'on achète fort cher : on se contenteroit de prendre quelques drogues légères pour des indispositions habituelles avec lesquelles on est né , qui sont inséparables du tempérament , & qu'aucun Médecin ne peut guérir , malgré leurs prétendues *cures radicales* , qui ne sont jamais dans l'ordre de la nature. Avec cette conduite , les Dames d'une complexion délicate cesseroient d'être importunes à leurs maris & à leur famille ; & l'on ne verroit plus rant d'hommes devenus inutiles à la société par le seul usage des remèdes. C'est la considération de tous ces avantages , qui m'a porté à publier ce discours , & les Médecins devroient en conscience concourir avec moi pour détromper les hommes sur la Médecine.

J'ai dit qu'il n'en résulteroit aucun dommage pour les Médecins , sur-tout pour les Médecins vraiment éclairés , & pour tous ceux qui ont quelque vogue. Ils ne laisseroient pas , en effet , que

d'être employés de temps en temps, & on en paieroit plus cher leurs visites; car il n'arriveroit pas qu'on les bannît entièrement, comme ils furent autrefois bannis de Rome. Il est vrai que les Dames n'enverroient plus chercher si souvent un Docteur, pour venir leur tâter le pouls. Le malade imaginaire ou l'hypocondriaque ne se plaindroit pas sans cesse, comme le Malade de Moliere, lorsqu'il ne sent aucun mal; il ne croiroit pas que l'Apothicaire a dans sa boutique de quoi écarter la mort. Les Médecins moins occupés auprès des malades, dont le nombre diminueroit de plus de moitié, mettroient plus de temps à l'étude, à réfléchir sur leurs expériences, sur les dissections anatomiques, &c. Les plus sçavans composeroient de bons Ouvrages; ils seroient plus instruits, & la Médecine feroit de plus grands progrès qu'elle n'en a fait jusqu'ici. Nous sçavons que la Médecine est recommandée dans l'Écriture-Sainte; mais ce n'est pas celle qu'on pratique aujourd'hui. Lorsqu'un malade est en danger, il est prudent de recourir au Médecin, &, dans cette circonstance, il faut user promptement & mo-

dérément de remèdes. L'opium, le quinquina, les vomitifs & plusieurs autres remèdes purgatifs peuvent alors être d'un grand secours, parce qu'ils opèrent des changemens dans le corps que la nature seule n'eût jamais produits.

Si dans ce discours j'ai donné quelquefois trop de force à mes expressions, en parlant du danger où l'on s'expose en recourant aux remèdes & aux Médecins, ce n'est que dans la vue de dégoûter les hommes de se confier aux Charlatans, & pour les empêcher de mettre une confiance aveugle dans les remèdes des Empyriques. J'aimerois mieux qu'ils donnassent dans l'extrémité opposée. Au reste, tout ce que j'ai dit est fondé sur les Écrits des plus illustres Médecins, & appuyé de leur autorité.

Je finis en exhortant tous ceux qui veulent se servir de Médecins, de ne s'attacher qu'à ceux qui auront les qualités suivantes. 1°. Il faut qu'un Médecin ait de la Religion, parce qu'alors sentant qu'il est responsable à Dieu de toutes ses démarches, il prendra plus de soin de ses malades, & s'appliquera

tout entier à l'étude de son état. 2°. Il doit être judicieux & d'un tempérament plutôt froid ou lent que vif & emporté. 3°. Il ne doit pas vanter la puissance de son art & l'efficacité de ses remèdes ; car ceux qui le font sont toujours des ignorans & des menteurs. 4°. Il ne faut pas qu'il s'attache à aucun système particulier, mais il ne doit être guidé que par l'expérience, par l'étude des bons Auteurs. 5°. Il ne doit pas ordonner trop de remèdes, sur-tout quand ils sont violens & dangereux ; car il faut tenir pour principe que tous ceux qui font beaucoup d'ordonnances, & qui prescrivent beaucoup de remèdes aux malades sont de mauvais Médecins, quand même ils sçauroient tout ce qui a été écrit en Médecine. 6°. Il doit être exactement instruit de tous les symptômes des maladies, qui sont en grand nombre, & qui viennent tous de différentes causes. La plupart des Médecins examinent le pouls, regardent les urines, jettent un coup d'œil sur les excréments, & demandent aussi-tôt une plume, de l'encre & du papier, pour dresser leurs ordonnances. Cependant le pouls est un symptôme fort obscur, &

celui de l'urine est très-incertain. En un mot, il est impossible de s'assurer des causes d'une maladie (excepté dans certains cas où elles sont visibles), sans faire la plus grande attention au tempérament du malade, à sa manière de vivre, à mille circonstances qui ont précédé. 7°. Il faut encore que le succès confirme ses pronostics, du moins en général ou de temps en temps; car à moins que le Médecin ne fût un Ange, il ne seroit pas possible qu'il ne se trompât quelquefois. Il est certain que c'est uniquement au pronostic qu'on peut discerner le Médecin clairvoyant de celui qui fait la Médecine au hasard ou par routine, & c'est la preuve la plus claire qu'il connoît parfaitement l'état du malade. Or rien de plus capable de ranimer les forces d'un malade, que lorsqu'il est sûr de pouvoir établir sa confiance dans son Médecin. Cependant on voit avec surprise aujourd'hui bien des gens qui sont persuadés que dans les Médecins l'art du pronostic est un art distinct de l'art de guérir; ce qui n'est pas possible, l'un ne pouvant jamais aller sans l'autre. Le Médecin qui manque sa guérison est fort à blâmer; mais

celui qui se trompe dans ses pronostics l'est bien davantage. J'ai connu un Médecin qui fut appelé pour voir un homme qu'une grosse fièvre venoit subitement de saisir : il dit que cela n'étoit rien qu'une légère crudité dans l'estomach, & que le lendemain il seroit guéri. Rassuré par cet avis du Médecin, on ne songea point à faire confesser le malade; mais dès le lendemain il tomba dans un délire violent, & il mourut sans avoir fait aucun acte de religion. On reproche aux Médecins de tuer les corps, combien y en a-t-il qui ont encore plus tué d'ames ?

D'autres Médecins plus adroits tombent dans une autre extrémité. Quelque légère que soit une maladie, ils disent toujours qu'elle est dangereuse, & qu'il y a tout à craindre. Ils multiplient donc les ordonnances, ils demandent le secours de leurs Confrères & jettent l'alarme dans toute une famille. Si le malade vient à mourir, ils sont sûrs qu'on ne les chargera pas de sa mort; s'il revient en santé, on vante l'habileté du Médecin, on lui donne mille bénédictions; on remercie Dieu de ce que le malade est tombé dans de si bonnes

mains. Au moins en résulte-t-il une bonne œuvre, c'est que le malade ne meurt jamais sans Sacrement. Il est vrai qu'il y a des malades qui se croient désespérés parce qu'on leur parle du Prêtre ; cette idée fait tant d'impression sur eux, qu'elle augmente la maladie & leur cause souvent la mort. Toutes ces différentes méthodes ont ainsi leur inconvénient, quoique la première soit la plus dangereuse. Ah ! Messieurs les Médecins, vous trouverez un jour les Anges, à la garde de qui les malades étoient confiés ; ils vous accuseront devant Dieu, & vous représenteront ces mêmes malades que vous avez fait mourir par votre faute ou par votre ignorance.

Discours VI du même.

LES Médecins s'entendent très-peu à la guérison des malades ; ils ne savent pas non plus le régime qu'il convient d'ordonner à ceux qui sont en santé, parce qu'il ne leur est pas possible de donner des règles pour le boire & le manger. Cette assertion paroîtra d'abord absurde à la plûpart des Médecins, & même à d'autres personnes ; mais que

l'on fasse bien attention à la variété infinie des tempéramens, on conviendra que les alimens, tant pour la qualité que pour la quantité, doivent être à-peu-près dans le degré qui convient à chacun. Tout le monde use des mêmes alimens, & cependant il est certain qu'il y en a de nuisibles ou de pernicieux pour les uns, & de très-salutaires aux autres : il en est de même pour la quantité. Chaque individu doit donc connoître, par sa seule expérience, ceux qu'il lui faut & combien il lui en faut de chacun; le Médecin ne peut le sçavoir que sur son rapport. Mais alors il faudroit qu'il y eût autant de Médecins que d'individus ou de tempéramens différens; ou plutôôt que chacun fût son Médecin soi-même. Tibère se moquoit de ceux qui, après avoir passé 30 ans, alloient consulter les Médecins : tout homme à cet âge, disoit-il, doit avoir assez d'expérience pour se conduire lui-même sans le secours d'un tiers. Il étoit lui-même une excellente preuve de ce qu'il avançoit; car par le régime de vie qu'il s'étoit prescrit, il alla jusqu'à l'âge de 78 ans, & probablement il auroit été plus loin, si Caligula, impatient de ré-

gner, ne l'eût arrêté dans sa course en avançant sa mort; ce qu'on prétend que Tibère avoit fait lui-même à Auguste. Il est donc certain que Tibère avoit raison de dire qu'à 30 ans chacun doit être son Médecin; on ne peut douter de la vérité de cette maxime, au moins par rapport à la quantité des alimens.

On ne sçauroit dire qu'il y ait aucun aliment pernicieux de sa nature. Ce n'est pas un paradoxe que je hafarde: c'est Hippocrate qui l'affirme dans son livre de la Médecine des Anciens. En effet, dit-il, s'il existoit un aliment de cette nature, il faudroit qu'il fût tel pour tout le monde. Le fromage, par exemple, qui est contraire à tant de personnes, n'incommode pas tout le monde; il y a des gens qui en mangent avec excès sans en ressentir d'incommodités. Or si le fromage, qui est si grossier, de si difficile digestion, & si mauvais pour l'estomach, peut être mangé sans faire de mal à quelqu'un, quelle espèce de comestible peut-on dire être absolument pernicieuse à tous les Êtres qui ont besoin de manger pour soutenir leur existence.?

Les cailles & les chèvres, dit Pline,

ne s'engraissent que d'alimens qui seroient des poisons pour les hommes ; *Venenis caprea & coturnices pinguescunt*, L. X, C. 72. Ce qui est donc un poison pour un animal, est souvent un mets délicieux pour un autre. Objectera-t-on qu'il y a parmi les animaux une plus grande diversité de constitutions que parmi les hommes ? Pour moi je pense le contraire, & je me souviens d'avoir lu dans les observations de *Schenkius* qu'un homme mangea une once de scammonée, sans qu'il en fût purgé ni peu ni beaucoup. On lit encore qu'il y a des personnes qui sont purgées par la seule odeur de la rose. Cette preuve n'est-elle pas suffisante pour faire voir combien différent les constitutions ? Car les hommes, en général, ne diffèrent guères les uns des autres, quant à la structure ; mais les tempéramens doivent être aussi variés que les visages. Qu'y a-t-il de plus simple que le son de la voix ; cependant il n'y a pas une voix qui soit exactement semblable à une autre ? On remarque que les personnes qui ont vécu quelque temps ensemble, se reconnoissent tous à la voix, sans se voir. Si les voix donc sont si différentes,

combien les tempéramens doivent-ils l'être d'avantage ?

Si nos sens étoient plus fins, plus subtils, nous trouverions que bien des visages qui paroissent se ressembler, ont bien des différences entr'eux. Il y a des animaux dont la ressemblance nous trompe ; la plûpart des oiseaux mêmes, en général, paroissent tellement se ressembler, que notre vûe n'est pas assez pénétrante pour en appercevoir les différences. Il en est de même de l'odorat ; nous ne sentons point les corpuscules qui s'exhalent des pieds ou des jambes d'un homme, & le chien les sent très-distinctement. A quelque distance qu'il soit de son maître, il suit ses traces sans se tromper ; il rapportera son gant, ou une pierre que son maître lui aura jetée, & la choisira, la distinguera parmi plusieurs autres que plusieurs personnes auront jettées en même temps ; c'est assez que son maître ait touché quelque chose, pour qu'il ne s'y méprenne pas. Voilà, je pense, des preuves assez fortes pour nous convaincre de la variété des tempéramens ou des constitutions, puisque sans ces variétés il ne pourroit y avoir de différence dans les

copuscules qui s'exhalent du corps humain. Ainsi la différence des complexions & celle des alimens de la même espèce suffisent pour qu'on ne puisse assujettir les hommes au même régime. Le vin fait avec le raisin est par-tout de même nature. Cependant il en est de doux, d'acide, d'amer ; ils diffèrent tous entr'eux par l'odeur & la couleur. Il en est de même des viandes, des fruits, des légumes, quoique nous n'en appercevions pas la différence, parce que nos sens sont trop grossiers. De-là vient que le même vin qui est bon pour une personne est nuisible à une autre : que la chair d'un animal nourri dans un tel canton est bonne & saine, & que la chair du même animal nourri dans un autre terroir sera pernicieuse. Ajoûtons encore à cela la différence des climats, des saisons, des pays, de l'air, & surtout de l'âge ; on verra que chaque fois que le corps souffre des changemens par rapport à l'âge ou au climat, l'homme doit changer de régime & de climat, & mettre autant de différence dans la qualité des alimens que dans leur quantité.

L E T T R E V I.

SUITE DE LA LITTÉRATURE
ESPAGNOLE.*Historiens d'Espagne.*

CRONICA general de España , por Amb. Moralez , 4 vol. in-4°. Alcala 1577. « Chronique générale de l'Espagne , par Moralez ». On a de ce même Ecrivain : *Las Antiquidades de las Ciudades de España.* » Les Antiquités des villes d'Espagne ». Moralez étoit fort versé dans les antiquités ; c'étoit le *Cambden* de l'Espagne. Il continua l'ouvrage de *Florent de Campo* ; & par ordre de Philippe III , Sandoval acheva l'histoire de Moralez , qu'il conduisit jusqu'au regne d'Alphonse VII.

Compendio historial de las Cronicas de España , por Estevan de Garibay , 4 vol. in-fol Barcelona 1628. « Abrégé Historique des Chroniques de l'Espagne , par Estienne Garibay ». Cet Auteur a presque tout pris dans Moralez

& Ocampo. Mariana a puisé aussi dans les mêmes sources ; mais avec quel discernement !

C'est ici l'endroit de vous parler de ce fameux Mariana , Écrivain si célèbre à tous égards : comme son histoire vous est plus connue que sa vie , je vais vous rapporter quelques traits de la dernière. Mariana naquit à Eborá , aujourd'hui Talavera , dans la nouvelle Castille ; il fit ses études à Alcalá , & demeura presque toujours à Tolède , où il donna les Ouvrages suivans : 1°. Des poids & des mesures des Anciens. 2°. Des Changes & des Monnoies. 3°. Défense de la Vulgate. 4°. *De Rege & Regis institutione* , ouvrage horrible , brûlé à Rome & à Paris. 5°. Du Théâtre. 6°. Enfin l'Histoire générale d'Espagne. Il fut renfermé pendant vingt ans par ordre du Pape , & ce fut pendant sa prison qu'il composa cette Histoire d'Espagne , comme notre Chevalier Raleigh composa celle d'Angleterre à la Tour de Londres. Mariana écrivit d'abord son Histoire en Latin , & ensuite en Espagnol ; mais la première est fort au-dessus de la seconde. Il n'osa pas
aller

aller au-delà du regne de Ferdinand & d'Isabelle, & finit en 1516. Cependant, quelque temps après, il donna un Supplément qui conduit son Histoire jusqu'en 1621. Il a eu depuis trois Continuateurs : *Ferd. Camargo y Salcedo*, qui va jusqu'à l'an 1649; *Varon de Soto*, dont l'ouvrage s'étend jusqu'en 1669; & *Fr. J. M. de Miniana*, qui a porté le sien jusqu'en 1699. La première édition Latine de Mariana parut à Tolède en 1592, in-fol. C'est l'édition la plus estimée de toutes, quoiqu'elle ne contienne que vingt livres. Les dix derniers sont compris dans l'édition de Mayence de 1605, in-4°. Les éditions faites en Espagne, sont celles de Madrid 1608, 2 vol. in-fol. Tolède 1601, in-fol. Madrid 1668 & 1670, in-fol. Ampurias, seize vol. in-12. c'est la plus incorrecte. Madrid 1758, 3 vol. in-fol.

Les autres Histoires de ce Royaume sont : *Historia general de España*, por *Don Rodrigo Ximenès de Rada*.

Historia del Rey de España, Don Philippe II, por *Luis Cabrera*. Madrid 1619, in-fol.

Historia del Rey Don Philippe II,
Tome I.

por *Ant. de Herrera*. Valladolid 1606,
3 vol. in-fol.

Historia del Rey, Don Philippe III,
por *Gonzalez de Copez*, in-fol. Barce-
lona 1604.

Historia de la rebellion, y castigo de
los Moriscos del Reyno de Granada, por
Luis de Marmol. In-fol. Malaga 1609.
Histoire de la guerre & de l'expédition
des Maures, par Marmol.

Guerra de Granada, hecha por el Rey
Don Philippe II contra los Moriscos,
por *Mendoza*, in-4°. Lisbon. 1627. His-
toire de la guerre de Grenade, faite par
Philippe II contre les Maures.

Historia de la vida y hechos del Empe-
rador Carolos V, par Ferd. de Sandoval,
in-fol. Pampelona 1614. Histoire de la
vie & des actions de l'Empereur Char-
les V.

Commentarios de la guerra de 1700,
por el *Marquez de San-Phelipe*, 2 vol.
in-4°. Mémoires de la guerre de la Suc-
cession, par le Marquis de Saint-Phi-
lippe. Ces Mémoires sont très-bien
écrits; ils ont été traduits en François, &
ils ont paru en 1756, à Amsterdam en
4 vol. in-12, sous ce titre; *Mémoires*

pour servir à l'Histoire d'Espagne sous le regne de Philippe V.

Historia de España, par Rasis. Cette Histoire a été écrite en Arabe à Cordoue en 976 ; & a été traduite de l'Arabe en Espagnol. Il est surprenant qu'il n'y en ait point de traduction en François ; car elle doit être fort curieuse. Son ancienneté d'ailleurs doit la rendre recommandable.

Continuacion de la Historia general de España de año 1516 à 1700, par Madrano, 3 vol. in-fol. Madrid 1741. Continuation de l'Histoire générale d'Espagne, depuis 1516 jusqu'en 1700. L'Auteur a repris le fil de l'histoire où Mariana l'avoit laissé, à l'an 1516. Les regnes de Charles-Quint & de Philippe II remplissent le premier volume. Le regne de Philippe III forme le second volume, & les regnes de Philippe IV & de Charles II font le troisième. Cet Ouvrage, quoique nouveau, est peu estimé en Espagne. J'ai vu des Sçavans & des gens d'esprit se plaindre de ce qu'ils n'avoient en Espagne aucun bon Historien moderne. Cela doit d'autant plus surprendre, qu'aucune Nation de l'Europe n'a plus de sources & de se-

cours pour une excellente Histoire. Vous en jugerez par le grand nombre des Ecrivains Espagnols qui ont donné des Chroniques. Outre celles de *Flavius Dexter*, de *M. Maximus*, d'*Eleca*, de *Braulion*, de *Luitprand*, d'*Hugo-Porta*, de *Julien*, de *Saint Athanase*, de *Gr. Beticus*, *Hub. Hispalis*, de *Liberat de Girone*, d'*Itacius*, de l'*Abbé de Valclara*, de *Luis Ramirez de Prado*, de *Vulfilas*, ils ont encore :

Cronica de España de Don Alonxo el Sabio, in-fol. *Valladolid* 1604.

Cronica de los Reyes Don Fernando y Isabel, in-fol. *Sarragossa* 1567.

Cronica Gotica de Saavedra,

Cronica de los Moros de España, par *Juan de Bleda*, in-fol.

Annales del Reyno de España, in-fol.

Annales de la Catalogna, 2 vol. in-fol.

Annales du Royaume de Valence,

Annales d'Arragon, par *Zurita*. Cet Auteur est fort connu des Sçavans, non-seulement par ses *Annales d'Arragon*, qui sont très-bien écrites, mais encore par ses autres ouvrages.

Arragonensium rerum Commentarii per Hyeron. de Blancas, in-fol. *Cesar-Au-*

gusta. 1588. Mémoires sur le Royaume d'Arragon.

Geographica & Historica descriptio Catalonia, per Petrum de Marca, in-fol. Paris 1688. Description Géographique & Historique de la Catalogne, par M. de Marca.

Les histoires & les antiquités des Villes particulières ne sont pas moins nombreuses.

Las Antiquidades de Madrid, por Quintano. Idem. *de Sevilla*, por Rod. Caro, in-fol. *Sevilla* 1634. Idem. *de Salamanca*, por Gonsalvo de Avila. Id. *de Granada*, por Pedraza. *Descripcion de la Ciudad de Toledo*, por Franc. de Risa, in-fol. Toledo 1605. Idem. *por Vergara*, in-fol. Idem. *de Madrid*. Id. du Monastère de Saint-Laurent de l'Escorial, par Franc. de los Santos, in-fol. Madrid 1681.

Thomson a traduit ce dernier Livre en Anglois, & en a donné une édition magnifique en un vol. in-4°. Mais on n'a pas eu soin de bien copier les inscriptions, & sur-tout les inscriptions Latines, qui sont très-défectueuses, pour ne rien dire de plus.

Historia de la Ciudad de Segovia, por

Don Diego de Colmenarez, in-fol. Segovia 1637.

Las antiquedades de Cordova, por Pedro Diaz de Ribas, in-4°. Cordoue 1627.

Mélange de Littérature.

Las Obras del Padre Feijoo, 13 vol. in-4°. Les Œuvres de Don Feijoo. Cet Ecrivain, qui demouroit à Burgos (à la date des Lettres) s'est acquis une grande réputation parmi les Scavans de l'Europe. Il a plus fait lui seul pour former l'esprit des Espagnols, & pour leur apprendre à penser, que tous ses prédécesseurs. Il fait continuellement la guerre aux préjugés & aux erreurs populaires. Il a pensé plus librement qu'on n'avoit osé faire avant lui; aussi a-t-il couru de grands risques de la part de l'Inquisition, & si la Cour ne l'eût protégé fortement contre ce Tribunal, il eût été la proie des Dominicains.

Descripcion Ecclesiastica del Reyno de España, in-fol. 3 vol. Description des Eglises d'Espagne.

Obras de Don Bern. Aldreti, sive Explicatio caracterum antiquorum, 2 vol.

in-4°. Œuvres de Don Bernard Aldreti, ou Explication des anciens caractères.

Origines rivorum orbis, por Don Gregorio Magnus y Siscar. 2 vol. in-4°. Origines des Rivieres du monde.

Origines Litt. Ant. Hispan. per Manuel de Saramendi. in-8°. Origine des Lettres & des Antiquités Espagnoles.

Obras de Braganza de Ant. Rom. 5. vol. in-fol. Antiquités Romaines de Braganza.

Concilia maxima Hispan. 7 vol. in-fol. Conciles généraux d'Espagne.

Polygraphia Española, por Rodriguez, in-fol. Madrid 1738. Polygraphie Espagnole.

Diario de los Litteratos en España, 7 vol. in-8°. Madrid 1748. Journal des Sçavans.

Concilia Toletana, per Georg. Loyisa. Conciles de Toledé.

La Laga de Cronicas, por Alph. Martinez. Notice des Chroniques d'Espagne.

Escritores del Reyno de Valencia, por Ximenès, 2 vol. in-fol. Valentia. Les Historiens du Royaume de Valence.

Ensayo sobre las medallas de España, por Don L. J. Velasquez, in-4°. Ma-

drid 1752. Essai sur les Monnoyes d'Espagne.

Annales de la Nacion Española, por Don L. J. Velasquez, in-4°. Malaga 1759.

De las Medallas de los Reyes Gothicos y Suecos en España, por D. L. J. Velasquez; cum viginti tabulis ari incisiss: in-4°. Madrid 1752. Des Médailles des Rois Goths, & d'autres Nations du Nord qui ont régné en Espagne, avec vingt Planches gravées en cuivre.

Noticia de los muy principales historiadores de España, por el Marquis de Mondejar, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage utile est sçavant & rempli d'excellentes réflexions.

Conquista de Mexico & Peru, por Don Ant. de Solis. On a fait récemment une magnifique édition de cet ouvrage à Barcelonne.

Istoria de los Incas del Peru, por Garcilasso de la Vega.

Herrera de Agriculturá.

Istoria de las Indias, por Herrera, 6 vol. in-fol.

Obras de Palamino sobre la Pintura, 2 vol. in-fol. Etat de la Peinture en Espagne, par Palamino Velasco, & Franc.

de los Santos. Il a été réimprimé en Espagnol, à Londres en 1746, par Woadfall.

Historia Latina Hispaniæ : per Sanchez. Impreses politicas, por Miguel de Cervantes Saavedra. Emblèmes ou Devises politiques. Cet ouvrage est une collection d'emblèmes dont l'Auteur n'est point celui de Don Quichotte, mais un Ecrivain bien antérieur, & qui n'a de commun que le nom avec l'imitable Cervantes, 3 vol. in-fol.

El Diablo coxuelo, (le Diable boiteux) *por Ant. de Guevara.* Le Roman que nous avons de le Sage sous le même nom, est tiré de l'ouvrage Espagnol.

Coronista de los Reyes Catholicos por 1500, por Gonzalo de Encedondo. La Chronique des Rois Catholiques.

Obras de Sepulvedo.

Obras de Villalpando.

Obras de Bonaventura.

Criticon de Balthasar Graziano, 2 vol. in-4°. Ce célèbre Jésuite étoit né à Catalajud, autrefois *Bibilis*. Tous ses ouvrages sont remplis d'une politique abstraite. M. de la Houffaye, M. de Silhouete, & le P. de Courbeville, Jésuite, ont été ses traducteurs.

Istoria del famoso predicador Fray Gerundio de Campazas, in-4°. Madrid 1758. Histoire du fameux Prédicateur le Frère Gerundif de Campazas. Cet ouvrage est une satyre ingénieuse sur la maniere de prêcher des Religieux Espagnols. Pour vous en donner une idée, je mets sous vos yeux l'extrait suivant, au Chap. 8, du Liv. 11, pag. 205. Le Frère Gerundif prêcha dans l'Eglise de son Couvent le Panégyrique de Sainte-Anne, dont on célébroit la Fête. *Fue Ana*, dit-il, *como todos saben, madre de nuestra Señora, y afirman graves authores, que la tuvo veinte meses en su vientre: hic mensis sextus est illi, y añeden otros que llorò: plorans ploravit in nocte: De donde infiero que fue Maria Zahorri; & gratia ejus in me vacua non fuit. Attenda pues el rethorico al argumento: santa Ana fue madre de Maria, Maria fue madre de Christo; luego santa Ana es abuela de la santissima Trinidad; & Trinitatem in unitate veneremur. Por esto se celebra en esta su casa. Hæc requies mea in sæculum sæculi....* C'est-à-dire: « Nous sçavons tous, mes » très-chers Frères, que Sainte Anne fut » la mère de la Sainte Vierge, & que,

» selon quelques Auteurs , elle la porta
 » pendant vingt mois dans ses flancs ;
 » d'autres ajoûtent qu'elle pleura , *plorans ploravit* , d'où je conclus qu'elle
 » étoit *Marie Zahorri*. Prenez garde ,
 » Rhétoricien, & faites attention à cet ar-
 » gument : Sainte Anne fut mère de Ma-
 » rie , Marie fut mère de Jesus-Christ ;
 » donc Sainte Anne est la grand'-mère
 » de la Sainte Trinité , & c'est pour ce-
 » la que nous célébrons sa fête dans cette
 » Chapelle ».

Il paroît que le P. *Isla* , qu'on peut
 nommer le Swift d'Espagne , a cal-
 qué sa satyre sur le Sermon de quelques
 Moines ; & que c'est-là qu'il a pris
 les citations Latines qui sont rappor-
 tées. Les Moines furent tellement irri-
 tés contre un ouvrage qui les tournoit
 en ridicule , qu'ils le firent défendre
 par l'Inquisition. Cette prohibition fit
 éclore, pendant quelque temps, plusieurs
 Brochures où l'on répondoit à l'Auteur
 de la Satyre , qui étoit alors sur le point
 de donner la seconde partie de son ou-
 vrage. Mais voyant que les répliques
 qu'on lui faisoit devenoient sérieuses ,
 & que cette bagatelle pouvoit lui susci-
 ter une persécution , il abandonna son

dessein, & il n'en a point fait imprimer la suite.

A la page 214 & suiv. Le Provincial appelle le Frère Gerundif, & lui fait une correction : « NE voyez-vous
 » pas, mon Frère, lui dit le Provincial,
 » qu'en prêchant que Sainte Anne est la
 » grand'-mère de la Sainte Trinité,
 » vous tombez dans une hérésie des plus
 » grossières ? La Trinité est créée, éter-
 » nelle, sans commencement ni fin, &
 » par conséquent sans mère ni grand'-
 » mère. Par une erreur si monstrueuse,
 » mon Frère, vous voyez combien il est
 » nécessaire d'avoir étudié la Théolo-
 » gie avant que de prêcher ; car si vous
 » vous y étiez appliqué, vous n'auriez
 » pas fait une hérésie semblable. Si
 » vous aviez mis votre syllogisme en
 » forme, vous eussiez tiré cette consé-
 » quence : donc Sainte Anne est la
 » grand'-mère de Jesus-Christ, & non
 » pas : donc Sainte Anne est la grand'-
 » mère de la Sainte Trinité ; parce que
 » J. C. n'est point la Sainte Trinité, mais
 » seulement la seconde personne de la
 » Sainte Trinité ; comme Frère Gerun-
 » dif n'est point le Couvent, mais seu-
 » lement un Moine du Couvent. Que

» diriez-vous de cet argument ? Cécile
 » Rebollon étoit mère de Catanla Cebol-
 » lon : or Catanla Cebollon étoit la
 » mère de Frère Gerundif Zotot , Moi-
 » ne du Couvent du petit Colmenar ;
 » donc Cécile Rebollon est la grand'-
 » mère du Couvent de Colmenar » ?
 On peut voir sur cet agréable ouvrage
 la Notice qu'en a donné le *Journal Etran-*
ger du mois de Juillet 1760 , p. 146.

El itinerario del obispo de Santo-Domingo. Voyage de l'Evêque de Saint-Domingue.

Los Dialogos de Antonio Augustino , obispo de Tarragona , sobre las medallas , in-4°. Madrid 1744. Dialogue sur les Médailles , par Antoine-Augustin , Evêque de Tarragone. Ce sçavant ouvrage est fort connu ; c'est bien dommage que l'édition soit si pitoyable. Outre qu'elle est remplie de fautes , le papier , qui est très-mauvais , & les gravures sont indignes d'un si bon Livre,

Historia del convento de San-Augustino de Salamanca , por Padre Emman. Vidal. 2 vol. in-fol. A Salamanque. 1758.

Hippocrate , Grec & Latin , avec une traduction Espagnole , par le Docteur

Diquer, Professeur d'Anatomie à Valence. Madrid 1758.

La Physique ancienne & moderne, par le même, in-4°. Madrid 1758.

Traité des Fièvres, fondé sur les observations & le mécanisme, par le même, in-4°. Valence 1751.

Philosophie morale pour l'usage de la jeunesse, par le même, in-8°. Madrid 1757.

Discours sur l'application de la Philosophie aux matières de religion, par le même, in-8°. Madrid 1757.

Bibliographie critique, par le Pere Miguel de San-Joseph, Evêque de Guadia.

Abrégé de Navigation à l'usage des Gardes-Marines, par Don Georges Juan, in-4°. Calas 1757.

Retorica de Don Gregorio Mayans y Siscar, 2 vol. in-8°. Valence.

Philosophia moralis, par le même, in-8°. Valence.

Relation de la guerre de Valence & de l'entrée des troupes Alliées & Autrichiennes en Espagne, par Jos. Emman. Miniana, in-8°. à la Haye 1752. On trouve encore plusieurs Traités sur les

Loix de l'Espagne , par le même : ils ont été publiés par M. Meerman , Syndic de la ville de Rotterdam , dans son nouveau Trésor du droit canonique , imprimé en 7 vol. in-fol. sous ce titre : *Novus Thesaurus juris Canonici.*

De Antiq. Canonum Cod. Ecclesiæ. Hisp. histor. Dissertatio, par Don Lopez de Barrera , in-4°. Rome 1758. Dissertation historique sur un ancien Manuscrit des Canons de l'Eglise d'Espagne.

Histoire du Cardinal Jean Carracallo , dédiée au premier Ministre du Roi de Portugal. Rome 1752.

Elémens d'Arithmétique & d'Algèbre , par le P. Thomas de la Cerda , 2 vol. Barcelonne 1758.

Fragmens curieux & sçavans de quelques Auteurs modernes , avec des remarques critiques , par Don Louis Roche. Au Port Sainte-Marie 1758.

España Sacrada. L'Espagne Sacrée , ou Histoire des Eglises & des Diocèses d'Espagne , par le P. Henri Florès , Augustin , 15 vol. in-4°. Madrid 1747.

Histoire des Reines d'Espagne , 2 vol. in-4°. Madrid 1760. Cet ouvrage n'est point estimé.

Abrégé de Théologie, par le même Auteur, 5 vol. in-4^o.

Les miracles de la Mère *Marie de Ceo*, traduits du Portugais, par le même, 2 vol. Madrid 1744.

Traité sur la vertu, du P. *Francis*, traduit du Portugais, par le même, 2 vol. in-4^o. Madrid.

Clef historique, par le même, in-4^o. Madrid 1749.

Medallas de las Colonias Romanas, y municipios, &c. par le même, 2 vol. in-4^o. Madrid 1758. Médailles des Colonies Romaines. L'Auteur (le P. Henri Florès) a rassemblé dans cette collection toutes les Médailles que Vaillant, Mezzobarba, & d'autres Antiquaires ont publiées. Mais il y en a mis de nouvelles, & il a donné de chacune une explication particulière. Il y a de plus 58 estampes, avec une Carte des Colonies Romaines. Cét ouvrage est fort estimé; mais l'Auteur auroit dû le donner en Latin, si les Moines d'Espagne étoient plus familiarisés avec cette Langue.

Origine de la Poësie Castellane, in-4^o. Malaga 1754.

Les moyens d'encourager les Belles-Lettres, par François Xavier de Idiaguez, in-8°. Villagarcia 1758. L'Auteur est le fils aîné du feu Duc de Grenade, Grand d'Espagne.

Dissertatio de Deo Endovellico, par Miguel Perez, in-4°. Madrid. Dissertation sur le Dieu Endovellicus.

Dissertations Medico-Physiques sur la respiration & les moyens de faire passer les remedes dans les veines, par Ant. Jos. Rodriguez, in-4°. Madrid 1760.

Dissertation Medico-Critique sur la manière d'introduire la vraie Médecine & de bannir la fausse, par le même, 6 vol. in-4°. Madrid 1754.

Réflexions Théologiques, Canoniques, & relatives à la Médecine, sur le Jeûne, in-4°. Madrid 1758. Madrid 1748.

Relation de la Californie, par le P. André-Marc Burriel, Jésuite.

Palaographia Hispanica, par le même, in-4°. Madrid 1758. Traité de l'ancienne Ecriture Espagnole.

De l'autorité des Loix contenues dans le *Fuero Juzgo*, ou le Code Gothique, par le même, in-4°. Madrid. Cet ou-

vrage est sçavant, judicieux, & regardé comme un chef-d'œuvre. Nous en parlerons en traitant des poids & des mesures de l'Espagne.

Tratado de la Ortographia Española, por Juan Perez Castiel y Arbigues, in-8°. Valence 1727.

Memoria histor. de la fundacion de la Universidad de Valencia, in-4°. Madrid 1730.

Historia grande real, por Joseph Gonzalès. Madrid 1746.

Historia Civil de España de 1700 à 1733, por Manuel Fernandez. Madrid 1740.

De los derechos Nacional y Romano en España, por Don Thomas Ferrandis, in-4°. Madrid 1747. Du Droit National & du Droit Romain en Espagne.

Sobre unos monumentos antiquos, in-4°. Valence 1736. Sur quelques monumens antiques.

Ouvrages François qui regardent l'Espagne.

Ambassades du Maréchal de Bassompierre en Espagne, 4 vol. in-8°. Cologne 1668.

Voyage en Espagne fait en 1655,

in-4°. Paris. Cet Ouvrage, tout foible qu'il est, a été traduit en Anglois, sous le titre de *Voyage d'une Dame, &c.*

Voyage en Espagne, par Madame la Comtesse d'Aunoi, 3 vol. in-12. Paris 1691.

Voyage d'Espagne, par le P. Labat.

L'État de l'Espagne, par l'Abbé de Veyrac.

Lettres de Madame de Villars, Ambassadrice en Espagne, in-12. Amsterdam 1761.

Annales d'Espagne & de Portugal, par Don Juan Alv. de Colmanar, 2 vol. in-4°. Amsterdam 1741.

Histoire d'Espagne, par M. Deformeaux, 5 vol. in-12 (1).

Mémoires sur le Commerce & les Finances d'Espagne, 2 vol. in-12. Amsterdam 1761.

Nous avons aussi en Anglois plusieurs Livres qui traitent de l'Espagne, entr'autres : *le Tour de l'Espagne & du Portugal*, par Udal & Rhyo, in-8°. Londres 1760.

Pratique & théorie du Commerce, par Don Jérôme de Votariz, traduit de l'Espagnol, 2 vol. in-8°. Londres 1761.

(1) Extrait de Ferreras.

Traité du Docteur Geddes, 4 vol. in-8°. Londres 1709.

Memorable expulsion de los Moriscos de España, in-4°. Pampelune 1613.

Inscriptiones antiquæ in Hispaniâ repertæ, per Ad. Oconem, in-fol. Heidelberg. 1596. Anciennes Inscriptions trouvées en Espagne.

Compendio de la vida del Card. Ximenès, y del officio, y Missa Muzarabe, por Eugenio de Roblez, in-4°. Toledo 1604. Abrégé de la vie du Cardinal Ximenès, où il est traité de l'Office & de la Messe Mosarabiques. Cette Messe Mosarabique est une des plus curieuses choses qui se voye en Espagne. Le Roi (Charles III) a voulu la voir, & il y a trouvé beaucoup de magnificence.

De Regis Hispaniæ regnis & opibus, par de Laet, in-8°. Lugduni-Batavorum 1619. Des Royaumes & des richesses des Rois d'Espagne.

Lud. And. Requesendii Antiquitates Lusitanicæ, in-8°. Colonia-Agripp. 1613. Antiquités du Portugal, par Requesens.

POÈTES ESPAGNOLS.

ON distingue parmi les Poètes Espagnols, Don Alep, de *Encilla*, (Auteur de l'*Araucana*); *Gil, Polo*, Prince d'*Esquilace*, *Ant. Lofraso*, *J. Rufo*, *Pinoda*, *Figueroa*, *Ant. de Nebrixa*, *Garcilasso & Lopez*, le *Calderone*, *Miguel de Barrios*, *Gongora*, *Quevedo*, &c.

Lopez de Vega Carpio, Auteur Dramatique dont on a des Tragédies & des Comédies, a fait un Poème intitulé: *Jérusalem conquise*. M. de Volf prétend que ce Poète approche beaucoup de notre *Shakespear*.

Suivant le peu de connoissance que j'ai de la Langue Espagnole, il m'a paru que leurs Chançons appellées *Sequadillas*, ont un air de simplicité charmant. Il y a dans le *Caxon del Sastre* (1), des morceaux pleins de sentiment, d'élévation, d'harmonie, de bonnes moralités & des pensées agréables. Mais je n'y ai point vu de plaisanteries d'aucune espèce. Les Chançons qui s'y trouvent rou-

(1) *Le Coffre du Tailleur*, collection périodique qui a eu cours à Madrid,



lent toujours sur l'Amour ; mais cet amour est chaste, & l'Euterpe Espagnole ne se permet pas la moindre liberté.

Cervantes & Guevara sont, pour la critique, ce que les Espagnols ont de mieux. Le meilleur ouvrage de *Guevara*, est le *Diable boiteux*. Je suis surpris qu'il n'y en ait point encore de traduction Angloise. Nous y apprendrions les mœurs & les coutumes des anciens Espagnols, avec les noms d'une grande partie des nobles du temps, dont les Titres & les Maisons subsistent encore en Espagne.

Le *Caldéron* est l'Auteur favori des Espagnols pour le Théâtre. On joue toujours ses Pièces avec succès, & on n'en représente guères d'autres. Ses Œuvres sont en 9 vol. in-4°.

Auteurs modernes Espagnols, dont la plupart sont vivans.

Le P. *Don Feijodè* de Burgos ; le Pere *Burriel*, grand Antiquaire au Collège Impérial des Jésuites à Madrid ; le Pere *Pannel*, autre Antiquaire très-fameux ; le Pere *Henri Florès*, Augustin, grand Historien & Médailliste ; le Pere *Louis*

Florès son frère, autre Sçavant très-versedans les Antiquités; le P. *Samiento*, Bénédictin, Naturaliste, Botaniste, & habile dans les Langues; le P. *Honce*, Franciscain, Professeur en Langues orientales; le P. *Isla*, Auteur de l'ingénieuse satyre intitulée *le Frère Gérundif*; *Miguel Pérez*, Curé, Antiquaire & Médailliste; le P. *Velasquez*, Antiquaire & Médailliste; le Marquis de *Saint-Philippe*, Officier des troupes du Roi, & Envoyé à Gènes.

Un des plus célèbres, & qui mérite le plus de vous être connu, c'est *Don Gregorio Mayans y Siscar*, qui, malgré son âge de 63 ans, travaille avec autant d'ardeur qu'un jeune homme. Il est né à *Oliva*, dans la Province de *Valence*. Il fût nommé Bibliothécaire de *Philippe V* en 1732; mais comme cette place ne lui laissoit pas assez de temps pour les ouvrages qu'il avoit commencés, il la quitta pour rentrer dans son cabinet, où il se trouvoit plus heureux. Cependant, malgré les voiles obscurs dont il s'est enveloppé dans sa retraite, sa réputation a percé, & il est cité avec éloge par *Muratori* dans son *Supplément de Grævius & de Gronovius*, dans les

Actes de Léipsick de Menckenius, dans l'ouvrage intitulé : *Via ad Historiam Litterariam*, par Bayer; dans celui qui a pour titre : *Memoriæ Historico-Criticæ librorum rariorum*, Lipsiæ 1734; dans la Préface des Œuvres de Gravina, par Marcou; dans celle des Epîtres de Don Manuel Marti, Doyen d'Alicante, imprimées à Amsterdam en 1738; & dans le Don Quichotte, accompagné de la vie de Cervantes de la composition de Don Mayans, & publié à Londres en 1738, par le Comte de Granville. Don Mayans a un frère qui travaille avec lui & qui s'est aussi beaucoup distingué. Je leur dois à tous les deux beaucoup de reconnaissance de toutes les peines qu'ils se sont données pour me procurer des Mémoires sur l'Espagne.

Don Perez Bayer est un autre Sçavant bien digne d'être connu. Il est Chanoine & Trésorier de la Métropolitaine de Toledé. Son sçavoir est universel; il est sur-tout très-versé dans la Langue Hébraïque, & dans toutes les autres Langues orientales. Philippe V l'envoya en Italie pour y recueillir des Manuscrits & des Médailles. Ses recherches lui produisirent une quantité infinie de

de Médailles Romaines & de précieux Manuscrits Hébreux. Il a publié un ouvrage fort sçavant qui a pour titre : *Damasus & Laurentius Hispanis vindicati. Romæ. in-4°*. Il est l'auteur d'une Dissertation fort curieuse sur un ancien Temple des Hébreux trouvé à Tolède, & sur des Médailles Samaritaines : *Dissertatio de antiquissimo Hebræorum templo Toleti reperto. De nummis Samaritanis & qui vocantur MEDALLAS DESCONOCIDAS*. Ces deux derniers ouvrages sont sous presse. Je lui ai des obligations infinies, & je suis charmé de trouver cette occasion de le faire connoître comme il le mérite.

Voici encore d'autres gens de Lettres, dont il faut que vous ayez connoissance. Don Ferreras, Don Lopez de Burrera, Don Louis Roche, François-Xavier Idiaquez, fils aîné du Duc de Grenade; Ant. Jos. Rodriguez, le P. Eman. Vidal, le Docteur And. Piquer, Professeur d'Anatomie à Valence; Ant. Capdevilla, Professeur en Médecine à Valence; l'Evêque de Guadia, Don Vinc. Ximenès; Jos. Eman. Miniana, continuateur de Mariana; Juan Perez Cactiel y Artiguez de Valence; Jos. Gon-

zalez, Historien; Manuel *Fernandez* ou *Bellando*, Historien; Don Thomas *Ferrandio*, Historien; Don Georg. *Juan*, & Don Ant. de *Ulloa*, Mathématiciens.

Le Comte de *Gazola*, Lieutenant Général des armées d'Espagne, Ingénieur en chef, & Surintendant des Bâtimens & des Manufactures, honore infiniment les Sciences & les beaux Arts. C'est un grand Mathématicien, & il joint à un cercle fort étendu de Sciences profondes, un goût exquis pour la Poésie, la Musique, la Peinture & l'Architecture.

Michel Casiri, Maronite, Bibliothécaire en chef de Sa Majesté Catholique à Madrid, possède parfaitement toutes les Langues orientales. Il a déjà publié le premier volume des Monumens Arabes qui sont à l'Escorial. C'est un ouvrage très-curieux, & qui sera bien reçu de tous les Sçavans de l'Europe.

Des Académies & des Universités.

On compte quatre Académies en Espagne & vingt-trois Universités. Les Académies sont, l'Académie Royale

Espagnole, l'Académie d'Histoire, l'Académie des Arts, & l'Académie de Médecine.

Le Duc d'*Albe*, Doyen du Conseil d'État du Roi, est Directeur perpétuel de l'Académie Espagnole. Don *Francisco de Angelo* en est le Secrétaire.

Don *August. de Montiano y Luyando*, est Directeur perpétuel de l'Académie d'Histoire, & Don *Eug. de Llaguno Amirola*, Secrétaire. Cette Académie a été fondée en 1713, par le Duc d'Escalonne, non très-connu dans la République des Lettres. Il en a fondée une autre à Séville pour les Mathématiques.

Don *Richard Wall*, Conseiller d'État, est Protecteur de l'Académie des Arts, connue sous le nom de *San-Fernando*: Don *Tib. de Agirre*, Vice-Protecteur, & Don *Ign. Hermosita*, Secrétaire.

Don *J. Sunol*, premier Médecin du Roi, est Président né de l'Académie de Médecine; Don *Ant. Piquer*, Vice-Président, & Don *Jos. de Ortega*, Secrétaire.

Parmi les Universités qui sont très-nombreuses, il faut distinguer celle de *Salamanque*. Il est étonnant que l'étude

des Langues & des Belles-Lettres soit si négligée dans les Universités d'Espagne. Peut-être est-ce par politique, parce que les Inquisiteurs s'imaginent que, si les esprits acquéroient plus de lumières, la religion en souffriroit, & que leur autorité n'y seroit plus si considérable. Aujourd'hui on regarde l'Université de Salamanque comme la plus sçavante, depuis qu'elle a pour Chef Don Grégoire *Mayans y Siscar*.

L'Université de *Salamanque* est dans la Province de Léon. Elle fut fondée en 1200 par Alphonse IX.

On compte, dans les deux Castilles, cinq Universités : *Palencia*, établie en 1200; *Valladolid*, en 1346; *Avila*, en 1445; *Siguença*, en 1471, par le Cardinal Ximénès; *Tolède*, en 1475; & *Alcala*, qui tient le second rang après *Salamanque*, établie encore par Ximénès en 1498.

Dans l'Andalousie, *Séville* en 1503; *Grenade*, en 1531; *Baeça* en 1533; *Osuna* en 1549.

Dans la Province d'Arragon, *Huesca* en 1354; *Sarragoffe* en 1474.

Dans la Province de Valence, l'Université de *Valence* en 1470; celle de

Gandie en 1549, & celle d'*Orihueia* en 1555.

Trois dans la Catalogne : *Lérída* en 1300, *Tortose* en 1540, & *Tarragoné* établie par Philippe II. En 1717, Philippe V, pour punir les Catalans de leur rébellion, transporta ces trois Universités à *Cerbera*, ville de la même Province qui lui étoit restée fidelle, & dépouilla les autres villes de leurs privilèges.

On compte encore dans la Gallice, *Saint-Jacques de Compostel*, fondée en 1532; dans le Guipuscoa, *Oñata* en 1543; dans les Asturies, *Oviedo* en 1580; dans la Navarre, *Pampelune* en 1608.

On trouve dans plusieurs de ces Universités des Livres excellens, & beaucoup de Manuscrits anciens, rares & précieux, dont il est bien fâcheux que les possesseurs fassent si peu d'usage. Par exemple, dans l'Université de Tolède, j'ai vu des Manuscrits de *Priscien* & de *Donat*, en caractères gothiques, avec des notes en Arabe; des Manuscrits de *Salluste* (1), de *Sénèque* & d'*Ovide*;

(1) Peut-être y trouveroit-on l'Histoire Ro-

deux Bibles Gothiques écrites long-temps avant l'invasion des Maures, & un très-ancien Manuscrit de la Bible en Hébreu. L'Université d'Alcala possède les plus belles Bibles Hébraïques en manuscrits, & une Bible Gothique parfaitement conservée. Dans la Bibliothèque du Roi à Madrid, on trouve les premières éditions de *Plaute*, Venise 1472; du troisième Livre de la troisième Décade de *Tite-Live* en 1485; un *Virgile* de l'édition de Venise 1475; une *Odyssée* d'*Homère*, par *Bernard Démetrius*, à Florence 1488; un *Hesychius* de Florence 1520; un autre *Hesychius* donné par *Manuce* en 1514.

Les deux Lettres suivantes contiennent plusieurs choses remarquables, relatives à l'état présent de la Littérature en Espagne; il y a sur-tout dans la dernière des faits & des observations curieuses, avec une liste des Ouvrages composés par les Ecri-

maine dont nous n'avons que des fragmens. Il seroit bien à désirer que M. le Président de la Brosse fit sur cela quelques recherches.

vains de la Province de Valence pendant le cours de plus de 60 ans. J'ai fait connoître les deux Auteurs de ces Lettres, le P. *Bayer* & Don *Mayans*. Comme Plaute est l'Auteur favori des Lettrés d'Espagne, & que la lecture leur en est très-familier, il y a dans le Texte Latin beaucoup de phrases & de mots empruntés de ce Poète.





L E T T R E

Du P. François Perez BAYER,
à l'Auteur.

MON SIEUR, je compte, en partant ce matin, immédiatement après mon dîner, être au plus tard après demain à Madrid, à seize lieues de Tolède, où j'espère avoir le plaisir de m'entretenir avec vous de vive voix : cependant je n'ai pas voulu négliger de vous écrire dans ce court intervalle, ni paroître manquer de politesse à votre égard, après que vous m'avez prévenu par les lettres les plus polies. Ce n'est pas que je ne sente bien, Monsieur, que les louanges dont vous me comblez, sans avoir rien mérité de semblable, ne sont qu'un effet de vos bontés pour moi ; je connois trop les bornes étroites de mes petites possessions ; tout ce que vous me dites d'obligeant est pure libéralité de votre part, mais je n'en suis pas moins flatté.

M. Ugolin, qui ramassoit des anti-

quités hébraïques, me fit autrefois les plus vives instances pour m'arracher une petite dissertation sur le Temple Juif qui étoit à Tolède, afin de l'insérer dans sa Collection : je la lui refusai, parce que je ne voulois pas laisser publier un ouvrage à peine dégrossi & fait à la hâte. C'est encore la raison qui m'empêche de penser à la faire imprimer, ni en Espagne, ni chez les Etrangers, au moins jusqu'à ce que j'y aie mis la dernière main.

Quant au travail que j'ai fait pour revendiquer le Pape Damase I & le Diacre Laurent, que je prétends Espagnols, ce n'est point un sujet que j'aie choisi par goût & pour m'essayer; mais qu'on m'a forcé de traiter. Je ne pensois à rien moins qu'à remuer cette controverse; je ne pensois pas même qu'on nous contestât la patrie de ces personnages, & je les avois rangés de bonne-foi dans notre Martyrologe parmi les Saints Espagnols; mais ayant à cette occasion essuyé les railleries de quelques critiques Romains, comme si j'eusse été le seul qui pût ignorer que ces deux Saints étoient nés à Rome (chose connue, disoient-ils, du moindre

artisan), j'ai été obligé de me charger de cette tâche. N'allez pas cependant croire pour cela que je me sois jamais repenti; ni que je me repente encore d'avoir travaillé sur cette matière; car quoiqu'il manque assurément bien des choses dans ce petit ouvrage, il y a néanmoins quelques points de critique traités par occasion, qui peuvent répandre beaucoup de jour sur la matière des liturgies & sur l'Histoire Ecclésiastique. D'ailleurs, tout l'ouvrage respire l'amour que j'ai pour ma patrie, & mon zèle à chercher les moyens de lui être utile, ce qu'aucun homme de bien ne blâme jamais. Je ne me souviens pas bien si j'y ai seulement nommé votre *Usserius*, loin d'en avoir parlé avec peu d'estime, ce qui paroît vous fâcher un peu contre moi. A l'égard de *Pearson* & de *Doodwel*; j'en parle à la page 19. Je relève un peu vivement *Dodwel*, qui le mérite bien; beaucoup d'autres l'ont fait avant moi sur différens chefs. Je lui en veux, moi, de ce qu'il se tourmente, & qu'il se butte uniquement à dénicher les Saints de leur place; de ce que, dès qu'il s'est mis dans la tête qu'il faut rayer du Martyrologe

un tel Saint, il fait éclater sa voix & chante victoire. Belle proïesse, en vérité! En un mot, je hais & je déteste le jugement de Dodwel en cette partie, & je ne prétends rien lui ôter pour cela de son érudition. J'attaque aussi le sçavant Ménage, parce qu'en se livrant trop à la gaieté de son génie tourné à la plaisanterie, il ne cherche souvent qu'à faire rire. Or, point d'ordures dans le Ciel: Lucien n'a que faire ici; mais c'en est assez sur cet article.

J'ai environ vingt-cinq manuscrits hébreux de l'Ancien Testament qui le contiennent en entier, ou seulement les cinq livres de Moïse & quelques autres livres de la Bible. Il y en a quelques-uns qui peuvent être du dixième siècle, ou peu éloignés de cet âge; il en est un qui certainement précède le milieu du même siècle, puisqu'à la fin du manuscrit on trouve cette note numérique *depuis la création du Monde l'an 4904*, année qui répond, comme vous savez, à l'an 904 de l'Ere Chrétienne. Pour ce qui est de la conférence de ces manuscrits & des variétés dont vous me parlez, c'est une chose bien difficile à faire à Tolède; car il y a très-peu de gens qui

ſçachent la Langue Hébraïque, & l'on ne peut faire ſûrement l'opération que vous demandez ſans le ſecours de deux perſonnes au moins.

Je m'acquitterai ſûrement de ce que j'ai promis à M. Pitt, quoiqu'un peu plus tard qu'il n'auroit peut-être ſouhaité : je lui demande ſeulement un peu de patience, eu égard aux occupations dont je ſuis chargé, & à la diſette des Copiſtes que nous éprouvons dans cette Ville. Nous parlerons tête-à-tête plus à loilir des Médailles, &c.

A Tolède le 14 Juin 1761.



L E T T R E

*De Don Grégoire MAYANS ,
à l'Auteur.*

MON inclination naturelle à obliger mes amis fait qu'ils pensent & disent de moi beaucoup plus de bien que je n'en mérite ; c'est pourquoi, Monsieur, si vous en croyez leurs témoignages, vous aurez une trop haute opinion de mes connoissances. Mais en homme prudent, tel que vous êtes, si vous ne voulez pas être trompé, comptez plus sur la bonne volonté que sur le pouvoir que j'ai de satisfaire à vos desirs. Celle-là d'elle-même est très-féconde, l'autre est stérile malgré moi, comme je l'éprouve en ce moment avec beaucoup de chagrin. Je voudrois avoir à ma disposition tous les Manuscrits Hébreux de la Bible, cachés dans les Bibliothèques d'Espagne, & pouvoir les produire en public avec d'autres Manuscrits, ce qui tourneroit au bien commun & à l'accroissement de la Républi-

que Chrétienne : car je me rappelle ici ces paroles d'Isaac, répétées par le Prophète Michée (1) : » Plusieurs Peuples » iront & se diront : Venez, allons à la » montagne du Seigneur & à la Maison » du Dieu de Jacob, & il vous ensei- » gnera ses voies, & nous marcherons » dans ses sentiers ; parce que la Loi » sortira de Sion, & la parole du Sei- » gneur, de Jérusalem ». Je me glorie de plus d'être disciple de celui qui étant le Verbe éternel, se rend à lui-même ce témoignage : » J'ai parlé ou- » vertement au Monde ; j'ai toujours » parlé dans la Synagogue & dans le » Temple où tous les Juifs s'assemblent, » & je n'ai rien dit en secret ». Je pense donc qu'on ne doit tenir caché ni l'ancien Testament que Jésus-Christ avoit coutume de lire & de repasser devant tout le monde, ni le nouveau, qu'il a lui-même ordonné d'écrire & d'annoncer à toutes les Nations ; mais au contraire, les mettre au grand jour & à la portée de tous, pour qu'on puisse aisément les lire. Cependant les Livres sa-

*produit en public avec d'autres livres
de ce genre au lieu de ceux qui
sont en vente*

(1) Mich. 4. 2. *Et tunc & tunc*

crés écrits en langue Hébraïque , ayant cessé d'être lus en Espagne , parce qu'on n'y a plus l'usage de cette langue , que d'abord la crainte & ensuite l'ignorance a fait de plus en plus négliger , il est arrivé de-là qu'il n'y a plus de ces Livres dans les Bibliothèques des Particuliers , & que dans les Bibliothèques publiques ils sont gardés avec un grand soin. Heureusement nous avons un Roi qui n'est point superstitieux ; ainsi je crois que Sa Majesté ne refusera pas la permission de lire , de conférer , & de transcrire les Manuscrits de l'Écriture Sainte , & tout ce qui peut servir à l'intelligence de la parole divine , pourvu qu'elle soit demandée par une personne de quelque poids , avec toutes les précautions que la prudence exige. Or, cette permission accordée , tous les obstacles que vous détaillez , croyez-moi , n'empêcheront rien. Mais vous en omettez un qui n'est pas le moindre de tous : c'est la difficulté de trouver des Espagnols bien versés dans la Langue Hébraïque. Je pense que c'est la principale raison qui rend l'accès de ces Manuscrits Hébreux difficile.

Je suis bien charmé que vous goû-

tiez la Lettre que j'ai écrite en faveur de M. *Benjamin Keane*. C'étoit un homme d'un esprit très-doux, & qui obtenoit facilement tout ce qu'il vouloit, par sa complaisance & son attention aux mœurs des hommes, par sa politesse insinuante & par sa libéralité. Nous parlions souvent ensemble de Littérature; car comme il étoit fort curieux, & qu'il faisoit des recherches sur toutes les matieres, il s'attachoit à connoître les meilleurs Ecrivains d'Espagne, & les lisoit soigneusement dans ses momens de loisir.

Vous êtes étonné que notre *Henri Florès* ait écrit en Langue Espagnole sur les anciennes Médailles ou Monnoies d'Espagne; je serois moi bien plus surpris s'il eût écrit en Latin: car alors il ne seroit du goût ni des Etrangers ni de ses Concitoyens. Il faut louer dans cet Antiquaire les peines qu'il s'est données pour nous faire connoître une si grande quantité de Médailles. Son secret étoit aisé: c'étoit de promettre une réputation immortelle à ceux qui lui communiquoient de ces anciens monumens. Antoine avoit cultivé avec soin la science Numismatique; Vincent-Jean

Laſtanofa l'aimoit & ſe piquoit de connoiſſance en ce genre. Pierre Valere Diaz, Magiſtrat d'Arragon, étoit ſi bon Antiquaire, qu'il a mérité les plus grands éloges d'un très-habile Critique en cette matiere, ceux d'Ezéchiél Spanheim : éloges inférés vers la fin de ſa neuvième Diſſertation ſur le mérite & l'uſage des Médailles antiques. Il avoit obtenu de lui plus de trois mille Médailles, que poſſede aujourd'hui Don Ferdinand de Velasco, Avocat Fiſcal à l'Audience des Alcades de la Cour, outre plus de cent volumes qui traitent des matieres numiſmatiques provenant de la Bibliothèque du même Diaz. Pluſieurs autres Curieux ou Scavans d'Eſpagne ont eu des Cabinets de Médailles très-riches, mais cachés, dont ils jouiſſent ſeuls. J'ai mis moi-même au jour des Lettres d'Emmanuel Martin, Doyen d'Alicante, qui roulent ſur cette matiere, & j'ai par-là excité nos Scavans à s'appliquer à ce genre d'étude. André Gonzalès fit réimprimer à Barcia l'ouvrage immortel d'Antoine Auguſtin ſur les Médailles, les Inſcriptions, & autres antiquités. Depuis ſa mort, un de ſes parens de même nom, Membre de

l'Académie Royale de Grenade, l'a publié à ma sollicitation. Dès que cet ouvrage a paru, une infinité d'yeux se sont ouverts, & un nombre incroyable d'amateurs s'occupent maintenant à rechercher des Médailles; ce qui fait qu'on en trouve difficilement. Elles sont surtout extrêmement rares où je suis, personne ne s'attachant à Tolède à cette curiosité sçavante. J'ai souvent partagé à mes amis celles que j'ai pû recouvrer, & ce qui me reste de Médailles Romaines est à votre service.

Vous desirez sçavoir, Monsieur, quels sont les Manuscrits Grecs ou Latins, soit en Histoire, soit en Poësie; enfin, quels sont les anciens Auteurs, non encore publiés, qui restent en Espagne. Don *Jean Iriarte*, Bibliothécaire du Roi, a dressé le Catalogue des Livres Grecs & Latins qui sont dans la Bibliothèque de Madrid, & il songe à le mettre au jour. On a publié quelques Catalogues de la Bibliothèque de l'Escurial; mais comme ils sont rares, le plus court est d'aller voir la Bibliothèque même & d'y consulter les livres: il ne s'agit que d'être accompagné de quelqu'un qui ait un peu de crédit au-

près du Bibliothécaire, ou du Supérieur de la Maison. Quant à la question que vous faites, si l'on y trouveroit de quoi remplir quelques-unes des lacunes de Tite-Live, de Tacite, de Diodore, de Baïle, de Dion Cassius & d'autres Auteurs, c'est une chose qu'on ne peut sçavoir que par l'examen des Manuscrits. Pour moi, je crois qu'effectivement il y a de quoi suppléer bien des choses, & en corriger encore un plus grand nombre; car on n'a point encore fouillé les trésors littéraires d'Espagne. Vous pouvez juger de leur importance en considérant la nature des précieuses Bibliothèques qui ont formé celle de l'Escorial. Le grand Alphonse V, Roi d'Aragon, qui aimoit tellement les Lettres, *qu'il eût mieux aimé, disoit-il, perdre tous ses Royaumes, (il en avoit sept) que de faire la moindre perte du côté des connoissances.* Cet Alphonse, qui chérissoit & protégeoit tous les Sçavans de son temps, *Laurent Valle, Antoine de Palerme, Barthelemy Faccius, Georges de Trebisonde, Jean Aurispa, Jovien Pontanus,* & qui voulant marquer la passion extrême qu'il avoit pour les livres, dont il remplit & enrichit les

Bibliothèques de ses États, avoit pris pour emblème *un Livre ouvert*, s'étoit principalement attaché à ramasser les Livres Grecs & Latins les plus anciens, les plus rares. Ces Livres, dont hérita Ferdinand, Duc de Calabre, furent légués par ce Prince à *Gonsalve Perez*, Secrétaire de Charles-Quint, dont nous avons une traduction Espagnole de l'Odyssée d'Homère; &, suivant le témoignage d'*Antoine Perez*, son fils, ils ont passé dans la Bibliothèque de l'Escurial. D'autres Bibliothèques de Sçavans, toutes d'un grand choix, l'ont encore enrichie, telles entr'autres que celles de *Didace Fortat de Mendoza*, homme très-versé dans les Langues Latine, Grecque & Arabe; d'*Antoine Augustin*, qui fut d'une érudition prodigieuse; de *Benoît Arias Montanus*, si consommé dans les Langues sçavantes, & d'autres hommes célèbres dont je pourrois faire une longue liste. Il n'y a donc que des yeux aussi clairvoyans qu'attentifs qui puissent découvrir ces richesses cachées, & considérez bien ceci. Les Manuscrits les plus précieux de la Bibliothèque de l'Escurial, sont des Livres Espagnols, Arabes, Latins, ou Grecs.

Les Manuscrits Espagnols n'ont point été communiqués jusqu'à présent ; *Michel Casiri* a commencé à faire connoître aux Sçavans les Livres Arabes. De-là vous pouvez juger , à-peu-près , ce qu'on peut espérer des Manuscrits Grecs & Latins.

Personne , d'ailleurs , ne peut nier qu'il n'y ait en Espagne des hommes très-instruits dans les Langues Latine & Grecque , & fournis d'excellens Livres. Il ne faut que se rappeler notre *Ferdinand Nuñez Pinciano* , *Pierre Jean Nuñez* , & d'autres hommes semblables ; car j'ai peine à me persuader que tous leurs Livres aient été enlevés d'Espagne pour les Bibliothèques étrangères , & qu'il n'en soit pas resté un grand nombre.

Il faut donc compter qu'il reste chez nous beaucoup de leurs Livres ; les autres sont conservés & gardés comme les pommes d'or des Hespérides , (à *Gryphibus*) dans nos Bibliothèques qui sont en petit nombre , mais très-riches & anciennes.

La renommée m'avoit appris toute la célébrité de *M. Jean Taylor* , & j'ai été amplement instruit de son mérite

par M. *Meermann*, son illustre ami. Ainsi quoique je n'entende point la Langue Angloise, je recevrai avec plaisir, pour en orner ma Bibliothèque, les *Éléments du Droit Civil*, qu'il a publiés, & dont vous voulez bien me gratifier.

Vous voulez sçavoir, Monsieur, quels sont les principaux Ouvrages mis au jour par les Écrivains Espagnols depuis 1700. Ce n'est point une petite tâche que vous exigez de moi ; mais je vais vous en donner une idée.

Nous avons deux Bibliothèques des Écrivains de Valence (ma patrie), dont les Auteurs *Joseph Rodriguès*, Religieux Trinitaire, & *Vincent Ximenès*, Prêtre & Docteur en Théologie, n'ont point épargné les éloges à leurs compatriotes ou concitoyens. Les principaux Écrivains du Royaume de Valence qui ont fleuri dans ce siècle, sont :

Thomas-Vincent Tosca, Prêtre de la Congrégation du B. Philippe de Néry, qui a mis au jour, pour l'usage des Espagnols, un *Cours abrégé de Mathématiques & de Philosophie*, écrit en latin, auquel j'ai ajouté des *Institutions morales*.

◊ *Jean-Baptiste Corachan*, Auteur d'une *Arithmétique démontrée*, publiée dans le siècle dernier, & de l'Ouvrage intitulé *Mathesis sacra*, que j'ai mis au jour.

- *Joseph-Emmanuel Miniana*, Religieux Trinitaire, Écrivain célèbre dont on a la *Continuation de l'Histoire de Mariana*, & une *Relation de la Guerre de Valence* : *Bellum rusticum Valentinum*.

- *Emmanuel Martin*, Doyen d'Alicante, dont vous avez sûrement lu les Lettres estimées par leur élégance.

Hyacinte Segura, Dominicain, de qui est l'Ouvrage intitulé *le Pôle Critique*, *Norte Critico*.

Paschase Sala, Prévôt de Valence, dont nous avons un *Calendrier Sacré des anciens Hébreux*, qui a paru après sa mort.

◊ *Don Georges Juan*, qui a donné une *Relation historique de son Voyage à l'Amérique Méridionale*.

- *Augustin Salez*, Historien Espagnol, qui a publié, entr'autres choses, une *Dissertation sur un Marbre nouvellement découvert*.

Parmi les Écrivains Catalans, on

compte *Narcisse Félice*, dont on a des *Annales de Catalogne*, qui finissent à l'an 1709.

Emmanuel-Mariano Ribera, Religieux de la *Merci*, qui a fait, outre l'*Histoire de la Chapelle Royale de Barcelonne*, publiée en 1698, un *Traité du Droit de Patronage des Rois d'Espagne*, sur la *Congrégation Royale & Militaire de Notre-Dame de la Merci*, de la *Rédemption des Captifs*, & la première *Centurie de l'Histoire de cette Congrégation*. On trouve dans ces deux Ouvrages beaucoup de choses tirées des anciennes Archives de Barcelonne.

Antoine Bastefon, qui a publié à Rome un excellent Ouvrage intitulé, *la Crusca Provenzale*, Provençale.

Joseph Finestrès, très-célèbre Jurisconsulte, dont les principaux Ouvrages sont la *Jurisprudence ante-Justinienne*, les *Praelectiones Cervasienses* (de la Ville & Cité de Cervera en Catalogne), cinq *Livres du Droit des Dots*, & un *Commentaire sur Hermogenien*. On aura bientôt du même une *Collection des Inscriptions Romaines qui existent, ou qui ont autrefois existé dans la Principauté de Catalogne*.

On

On a de son frère *Jacques Finestrès*, Religieux de Cîteaux, l'*Histoire du Monastère de Populeto*, dont le Chartrier lui a fourni bien des choses curieuses.

Mathieu Aimerich, J. a publié récemment *les Noms & les Actes des Evêques de Barcelonne*, & à la fin de cet Ouvrage une Table Chronologique & Historique, composée par Don J. Finestrès.

Les autres Royaumes & Provinces d'Espagne ont encore produit, dans ce siècle, plusieurs Écrivains distingués : tels que *Louis Salazar*, dont on a un très-grand nombre d'Ouvrages généalogiques.

Jean de Ferreras, Bibliothécaire du Roi à Madrid, fort connu par ses *Annales Historiques d'Espagne* : Ouvrage d'autant plus utile, qu'il cite exactement les Auteurs qu'il suit. M. d'Hermilly, Censeur Royal de l'Académie d'Histoire d'Espagne, en a donné une traduction Française en 10 vol. in-4°.

François de Berganza, Religieux Bénédictin, Éditeur de diverses Chroniques anciennes, mises à la fin des Antiquités d'Espagne, & qui a donné dans un autre Ouvrage (*le Ferreras convain-*

cu, &c.) la Chronique d'Isidore *Pacensis*.

Jean Interian de Ayala, Religieux de la Merci, a publié des Aménités littéraires sous ce titre : *Humaniores atque amanores ad Musas excursus*, & le *Peintre Chrétien instruit*.

André González de Barcia a considérablement augmenté la *Bibliothèque Orientale & Occidentale*, d'*Antoine Léon Pinel*. Il a encore fait réimprimer plusieurs Ouvrages concernant l'Histoire des Indes, & les *Dialogues d'Antoine-Augustin*, sur les *Médailles*, les *Inscriptions & autres Antiquités*.

Joseph Bermudez a fait un *Traité du Droit d'Hospice Royal*.

Christophe Rodriguez a donné une *Paléographie Espagnole*.

Jean Gomez Bravo a mis au jour un *Catalogue des Evêques de Cordoue*.

L'Ouvrage de *Benoît Arias Montanus*, intitulé : *Lecture Chrétienne (Lectio Christiana)*, a été traduit par *Pierre de Valentia*; & c'est un Livre excellent pour apprendre la Langue Espagnole, si on le confère avec les *Leçons Chrétiennes (Dictatum Christianum)*, du même Auteur.

Nicolas Antoine a publié un Ouvrage ſçavant ſous ce titre : *Censure des Histoires Fabuleuſes.*

Les Écrits du Marquis de *Mondexar* ſont remplis d'excellentes choſes : ce ſont des *Ouvrages de Chronologie*, des *Differtations Eccléſiaſtiques*, dont la ſeconde édition a été bien corrigée & augmentée par l'Auteur, & des *Remarques Critiques ſur l'Histoire de Mariana.*

Laurent Bonvini, Chevalier de Milan, a publié le *Plan d'une Histoire Générale de l'Amérique Septentrionale*, & l'on trouve à la fin de cet Ouvrage pluſieurs bons morceaux d'Histoire qui étoient dans la poſſeſſion de l'Auteur.

Emmanuel Bernard de Ribera, Trinitaire, a déjà donné deux volumes d'*Inſtitutions Philoſophiques*, dont il nous promet 12 Tomes.

Etienne Terreros, J. a mis au jour une *Paléographie Eſpagnole*, dont le véritable Auteur eſt *André-Marc Buriel*, auſſi J. dont on a encore une *Histoire de la Californie* (actuellement traduite en François), & un Ouvrage ſur *l'Équation des Poids & des Meſures*, publié pour la Ville de Tolède.

Enfin on réimprime à Valence diffé-

rens petits Ouvrages , pour faciliter la connoissance de la Langue Latine par le moyen des traductions Espagnoles. On a déjà traduit quelques Auteurs Classiques , comme les Lettres choisies de Cicéron , dont le Traducteur est *Pierre Simon Avril* , & d'autres Livres semblables que j'ai fait imprimer. Je ne parle point des autres Écrivains qui vous sont connus : j'aime mieux que vous en jugiez par vous-même , que vous donner mon jugement sur eux,



LETTRE VII.

Etat des Poids & des Mesures.

VOICI, Monsieur, le compte le plus difficile que j'aie à vous rendre, parce que les Espagnols se servent encore aujourd'hui de tous les poids & de toutes les différentes mesures que les Conquérens ont introduits.

Rien ne prouve mieux, à mon avis, combien le génie des Espagnols est très-éloigné du commerce, & combien peu ils y donnent d'attention, que leur négligence à laisser subsister ce désordre étonnant parmi les poids & les mesures. L'égalité des mesures établie dans chaque Province donne cours au commerce, & facilite extrêmement la vente des denrées. Les Romains, tout ignorans qu'ils étoient dans le commerce, avoient cependant eu la précaution de fixer une livre propre à tous les objets du trafic, & qu'on appelloit *poids de commerce*.

De cette variété de poids en Espa-

gne, il résulte une confusion perpétuelle. Dans une Province, les mesures & les poids sont Arabes; dans une autre, ce sont des poids Romains, & dans une autre ils sont Gothiques. A Séville, par exemple, on a le *lart*, le *cahi* & l'*ancyra*; & à Cadix la *fanegue*, mesure de deux boisseaux, plus ou moins. Les poids dont on se sert en Castille, ne sont point en usage dans l'Andalousie. Dans une ville, la livre est de seize onces; dans une autre elle est de trente-deux; & ailleurs elle est de quarante onces: telle est la livre qui est en usage dans les Boucheries de Ségovie, appelée *Libra carnicera*, comme s'exprime Tite-Live. Ce qui vous paroîtra de plus étonnant, c'est que dans les mesures de même nom, il y a autant de variations que de villes. La mesure que les Espagnols appellent *la vara*, ou la barre, est, par exemple, en Castille, de deux pieds & demi de longueur, suivant qu'elle a été fixée à Burgos par Philippe II en 1568, & renouvelée par un Edit de Ferdinand VI du 14 Février 1751. Le dernier Edit porte que, dans toutes les affaires relatives à la guerre & à la marine, on fera usage de la barre de Castil-

le. L'Espagne avoit suivi jusqu'alors la mesure donnée à Tolède par Alphonse le Sage, qui avoit cherché à établir de l'uniformité à cet égard, & qui avoit tâché de réduire les poids & mesures au taux des Romains. Cependant lorsqu'on quitte la Castille, & qu'on passe dans une autre Province, on trouve dans *la barre* des variations considérables. On pourroit dire même que la barre de Burgos n'est point absolument la même que celle de Tolède, d'Avila & de Madrid.

Nos Calculateurs modernes ont fait le pied Romain, d'un demi-pouce plus petit que le pied Anglois. Pour moi, je pense que ces deux pieds sont entièrement semblables; & quand on aura lû l'extrait que je vais donner de l'ouvrage du P. *Burriel* sur cette matière, on fera de mon sentiment. On verra que ce que les Espagnols appellent l'*Estadal* Romain, dont on fait usage à Tolède, ou autrement la *barre de Tolède*, diffère de la barre de Burgos d'environ trois pouces, & que cette barre de Tolède est absolument la même mesure que l'aune usitée en Angleterre.

On ne sçauroit douter que l'ancien

pied de Tolède ne soit exactement le même que le pied Romain, puisque les poids Romains & Espagnols, ainsi que les mesures, étoient les mêmes dans tout l'Empire Romain, & qu'elles restèrent ainsi long-temps après la division de cet Empire. Les Goths, malgré leurs ravages, eurent toujours une grande vénération pour tout ce que les Romains avoient établi; & ils gardèrent, pour ainsi dire, avec un soin religieux, non-seulement les mêmes noms, mais la même uniformité & la même correspondance qui régnoient du temps des Romains dans les poids, les monnoies, & les mesures, ainsi que le P. Burriel l'a très-bien prouvé, sur le témoignage des deux Evêques, Idacius & S. Isidore. Les Maures les conservèrent de même, & ils appellent encore un pas, *uno Romano*.

Quant aux mesures qui servent aux liquides, en Castille on a l'*açumbré*, qui paroît venir des Arabes, & peut-être que ceux-ci le tenoient de l'*omer* des Hébreux. L'*açumbré* contient quatre pintes angloises, ou un demi gallon, qui fait environ deux bouteilles, mesure de France. Ainsi *dos açumbres* font

quatre quarts Angloises ou un gallon; un *açumbré*, deux quarts ou un demi gallon; un *medio açumbré*, une quarte ou un quart de gallon; *uno quartello*, une pinte Angloise ou la huitième partie d'un gallon.

Lorsque la quantité est plus grande, on compte par *arrobe*, autre mesure arabe, & qui est exactement la même chose que 25 livres, ou le quart de 100: car quatre *arobes* font un quintal. Mais l'*arrobe* n'est pas le même dans toute l'Espagne; & comme les livres varient, il est nécessaire qu'il y ait aussi de la variation dans l'*arrobe*. A Cadix & à Séville, la livre est plus forte, & par conséquent, l'*arrobe* y pèse plus qu'en Castille. Presque tout ce qu'on achette en Espagne, liquide ou solide, se vend à la livre: vin, huile, bois, charbon, bled, pain, sel, &c. Lorsqu'on en prend une grande quantité, on compte par *arrobe*, dont la livre est ordinairement de 16 onces. Il me semble cependant que la livre Romaine ou la livre de 12 onces, est plus d'usage en Espagne que la livre de 16 onces; mais je ne puis l'affirmer positivement.

Voici le poids en usage chez les Or

fèvres & ceux qui travaillent en or : le *quilate* égal à un carat ou quatre grains ; le *tomin* égal à trois carats ou douze grains ; le *castillan* égal à huit tomins ; l'*once* égale à six castillans & deux tomins ; le castillan vaut, en or, quatorze *réaux* & seize *peniques* ; le marc est égal à huit onces.

Ce détail suffira, je pense, pour vous faire connoître les poids & mesures dont on fait usage en Castille ; car pour ce qui regarde les Provinces, il faudroit faire un volume pour tout spécifier. Le morceau du sçavant P. Burriel, va vous donner la longueur exacte de la barre & de la lieue Espagnole.

EXTRAIT du Livre de l'autorité des Loix du Fuero Juzgo, où il est parlé des lieues & des mesures, par le Pere Burriel, J.

Nous allons tâcher de fixer la valeur de la *Barre* de Castille, & déterminer la longueur de la *Lieue Espagnole*, objet important pour la Géographie moderne.

La barre forme, en Espagne, une mesure, sur laquelle sont réglées toutes celles qui servent à faire connoître les

distances. Ainsi tant qu'on n'aura pas fixé son étendue, il sera impossible de sçavoir au juste ce que contient la lieue Espagnole; mais ce n'est encore là qu'une partie de la difficulté. Car il ne suffit pas de connoître le nombre des pieds qui forment la barre: il faut principalement sçavoir de quelle sorte de pieds elle est formée, si ce sont des pieds Romains ou des pieds Espagnols. Alphonse le Sage avoit ordonné que, dans toutes les villes de sa domination, on se serviroit des poids & mesures d'après le modèle ou l'étalon qu'il avoit désigné & qu'il établit à Tolède. Philippe II, en 1568, renversa une Ordonnance si sage, & voulut que dans toute l'étendue de la Monarchie, les poids & mesures fussent réglées sur la barre de Burgos. La Ville de Tolède sacrifia sans aucune difficulté ses prétentions au bien public, & se conforma la première aux volontés du Prince. Elle fit venir un modèle de la barre de Burgos, qu'elle a toujours gardé, & qu'elle garde encore aujourd'hui avec le plus grand soin. Si toutes les Villes de la Castille eussent été aussi soigneuses que Tolède, de garder leur barre telle qu'elles l'avoient

reçue de Burgos, il est certain qu'il n'y auroit pas en Espagne tant de différences dans les mesures. De ce changement il devoit en résulter un autre dans les distances; & c'est ce qui a été la source de tant d'opinions différentes sur la longueur de la lieue Espagnole, mesure la plus importante de toutes, & dont il est très-nécessaire de connoître la valeur précise.

Les Auteurs Espagnols font mention de trois sortes de lieues, la lieue *commune*, la lieue *légale*, & la lieue *géographique*. Philippe II, en 1587, ordonna que la lieue légale, seroit la lieue commune, & qu'on ne la regarderoit plus comme lieue légale. Mais il est fort difficile d'appercevoir le sens de cet Edit: car si la lieue commune est une distance arbitraire, elle ne pourra plus servir de règle dans les points de contestation, où il est absolument nécessaire d'avoir une mesure fixe, constante & déterminée.

Ambroise *Moralès* & *Esquiviel* établirent, comme maxime reçue, que par lieue commune on devoit entendre 4000 pas, ou 20000 pieds, ou 6666 barres & deux tiers de barre. D'après ces recherches d'*Esquiviel*, il faut sup-

poser que l'ancien pied Espagnol étoit le tiers de la barre de Castille, laquelle étoit, sans contredit, la même que la barre de Burgos. Mais ces recherches sont postérieures à l'Édit de 1587, & l'autorité de ces deux Écrivains ne peut servir à l'interprétation de la loi de Philippe II. De l'aveu de tous les Écrivains qui sont venus après ces deux Auteurs, on n'a jamais cru en Espagne, que la lieue commune fût de 4000 pas. On ne doit pas non plus prendre pour une lieue commune ce que les habitans d'une Province déterminent par l'œil, ou ce que les voyageurs & les Couriers fixent par heure en se réglant sur leurs montres; cette sorte de lieue ne peut, tout au plus, servir qu'à régler dans les chemins un voyageur qui n'exige pas une distance exacte, & ne peut absolument diriger l'Arpenteur, qui doit connoître ses distances de la manière la plus précise.

L'étendue de la lieue légale n'est pas moins incertaine. *Moralès*, qui en a fait mention avant l'Édit de Philippe II, lui donne 5000 barres ou 3000 pas, ou 15000 pieds de longueur. *Moya*, dans sa *Géométrie Pratique & Théorique*, im-

primée en 1563, lui donne absolument la même étendue. Le sentiment de ces deux Auteurs fut adopté par *Cespedès* dans son traité d'Hydrographie, publié par ordre de Philippe III en 1606. Mais le P. *Mariaux* & Don *Garcias Gabelloro* font d'une opinion différente, & donnent à la lieue légale 5000 pas ou 25000 pieds.

Par lieues géométriques, nous entendons, en Espagne, celles dont il en faut dix-sept pour un degré. Mais l'existence des lieues égales n'est point fondée en théorie, ni sur les observations; les étrangers les ont adoptées sans examen & sur l'autorité de quelques Auteurs Espagnols qui n'étoient pas instruits.

De ce que nous venons de dire, il résulte un nouveau problème: savoir, s'il est possible, ou comment il est possible, de fixer les lieues Espagnoles qui composent un degré? On ne sçauroit donner une réponse positive sur cette question, sans avoir d'abord un point fondamental sur lequel on puisse s'appuyer. Il est certain que nous connoîtrons exactement la valeur des lieues Espagnoles, si nous connoissons quel est le nombre de ces lieues qui forment un

degré. Mais pour sçavoir combien de ces lieues sont contenues dans le degré, il faut auparavant être bien certain de la valeur de chacune de ces lieues.

C'est de cette dernière méthode que *George Juan* fit usage, lorsqu'il réduisit les toises de France en barres de Castille, contenues dans un degré méridional contigu à l'équateur, qui avoit été mesuré par Messieurs *Godin*, *Bouguer* & la *Condamine*, conjointement avec *Don Antoine de Ulloa* que la Cour d'Espagne leur avoit associé. Le Géomètre Espagnol, appuyé de l'autorité de plusieurs loix des *Partidas* qu'il cite souvent dans son Ouvrage, suppose, avec *Moya* & *Cespedès*, que la lieue Espagnole contient 3000 pas ou 15000 pieds, & part de cette supposition pour procéder à la réduction proposée.

M. Godin, avant que d'aller au Pérou, eut l'attention de se pourvoir d'un modèle tiré avec la plus grande exactitude sur la toise du Châtelet de Paris, afin d'être certain des distances qu'il seroit obligé de mesurer dans le cours de son voyage.

Lorsque *Don George Juan* revint en Espagne, il apporta avec lui un modèle

semblable à celui de M. Godin, qu'il prit avec toute l'exactitude & l'attention dignes d'un Mathématicien, pour réussir dans ses opérations & ne point se tromper dans son calcul. Après avoir comparé à Madrid, avec toute la précision possible, la valeur de la toise de France avec la barre que le Conseil de Castille lui avoit envoyée, il trouva que la barre de Madrid contenoit 371 lignes de la toise de Paris, & que le pied de Paris étoit à la barre de Madrid, comme 144 à 371. Les observations faites à l'équateur, donnèrent 56767 toises pour un degré méridional: il fut donc fort aisé à Don George Juan de réduire ce nombre de toises à 132203 barres de Castille, par la division qu'il avoit faite du pied & de la toise, après les avoir comparés à la barre de Madrid. Or en divisant 132203 barres, contenues au degré, par 500, qui est le nombre des barres qui forment une lieue Espagnole, il trouva que le degré en contenoit 26 & demie.

Il paroît cependant que ce ne fût que quelque temps après cette réduction, faite par Don George Juan, qu'on songea sérieusement en Espagne

à la différence qui se trouvoit entre les barres de Burgos & d'Avila, avec celle de Madrid, sur laquelle le Géomètre de la Cour avoit fait ses expériences. Ce fut pour cela que Ferdinand VI ordonna en 1750, que différens Mathématiciens procédassent incessamment à comparer géométriquement ces trois barres entr'elles. Don Georges *Juan*, qui fut un des Commissaires nommés pour cette opération, détermina avec ses Collègues, que six pieds de Paris faisoient sept pieds de Castille, c'est-à-dire, que la toise de France contenoit exactement deux barres Espagnoles & un tiers. Sa Majesté ordonna alors que dans la suite on se régleroit sur cette décision pour toutes les affaires relatives à la Guerre & à la Marine.

Voilà donc le nombre des barres contenues dans une lieue Espagnole, le nombre des lieues de Castille, qui forment un degré, & le nombre des pieds dont ce degré est composé, bien déterminés & bien fixés, en adoptant le calcul de Don George *Juan*. Il ne reste plus à présent qu'à déterminer la valeur de ces pieds.

Don George *Juan* pense que le pied

dont il est parlé dans les loix des *Partidas*, est le pied de Castille; & tel est aussi le sentiment de *Cespedès*, de *Morales*, & même du Conseil de Castille.

Quoique ces autorités soient respectables, le P. Burriel croit que Don *Juan* n'auroit pas dû s'y arrêter; il prétend que les poids dont il est fait mention dans les *Partidas*, sont des poids Romains, & qu'il en faut 15000 pour former une lieue Espagnole. La méthode dont il se sert pour démontrer son assertion, nous paroît également ingénieuse & solide. Nous allons entrer avec lui dans toutes ses preuves, en reprenant le fil de son raisonnement.

Il est évident, dit-il, que si nous pouvons connoître la longueur de la barre qu'Alphonse X donna à Tolède, nous connoîtrons immédiatement de quelle sorte de pieds il faisoit usage, & quel est celui dont parlent les loix des *Partidas*, puisque d'un accord général le pied a toujours été la troisième partie de la barre. Nous devons donc observer que, lorsque les Députés des villes de Castille, rassemblés aux États tenus à Tolède en 1436, voulurent ôter à cette ville le privilège de donner le

modèle pour les mesures , ils alléguèrent , entr'autres raisons , que la barre de Tolède excédoit d'un huitième la barre de Burgos. L'animosité des Députés de Burgos , chefs de cette cabale , étoit si grande , qu'elle pourroit nous faire croire que cette longueur fût exagérée ; & que la barre de Tolède n'excédoit que d'un douzième , & non d'un huitième , la barre de Burgos. Si les États parurent déterminer cet excès de longueur à un huitième , c'est qu'il est bien plus aisé d'appercevoir un huitième , qu'un douzième , dans les divisions de la barre. Ceci supposé , la barre de Tolède ne surpasseroit celle de Burgos que de trois pouces ; & par conséquent le pied de la barre donnée à Tolède par Alphonse X , étoit plus grand d'un pouce que celui de Burgos ; ce qui forme précisément la douzième partie. Tous les anciens Auteurs qui ont comparé le pied Romain avec le pied Espagnol , nous assurent que le pied Romain étoit d'un douzième plus grand que le pied de Castille ; il paroît donc que l'ancien pied de Tolède , ou le pied de la barre donnée par Alphonse X , étoit égal au pied Romain.

Si Tolède avoit encore son ancienne barre, il seroit fort aisé d'en venir à la preuve, en la confrontant avec celle de Burgos. Mais puisqu'elle n'existe plus, nous ferons usage d'une mesure prise d'après cette ancienne barre de Tolède. La mesure dont je veux parler est l'ancien *estadal*, qu'on voit encore aujourd'hui dans les Archives de Tolède.

L'*estadal* passe communément en Espagne pour une mesure d'onze pieds; & l'ancien *estadal* de Tolède est exactement de dix pieds, dix pouces. Or je ne puis me persuader que nos anciens Espagnols, dont l'attention étoit extrême pour tout ce qui regardoit l'économie du gouvernement, aient voulu donner à l'*estadal*, mesure si commune & si usitée dans le commerce de la vie, le nombre inégal d'onze pieds, ou le nombre fractionnaire de dix pouces. Il est beaucoup plus probable qu'ils lui donnèrent une longueur en nombres égaux, comme de huit, dix, ou douze pieds.

Si l'ancien *estadal* de Tolède, tiré, comme nous l'avons dit, d'après la barre d'Alphonse X, contient dix pieds, dix pouces; & si l'on ne doit compter

le nouvel *estadal* que pour une mesure de dix pieds, il s'enfuit que l'ancien l'emporte sur le moderne précisément d'un douzième; & que chaque pied de l'ancien *estadal*, excède aussi d'un douzième le pied de l'*estadal* moderne. En un mot, la barre d'Alphonse X étoit d'un douzième plus grande que la barre de Castille; il faut donc en conclure que le pied de cette barre excédoit le pied de Castille dans la même proportion, que l'excédoit le pied Romain; & conséquemment que les loix des *Partidas* désignent le pied Romain, lorsqu'elles parlent des pas & des pieds dont la lieue est composée. Ainsi, conformément à ces loix, il faut dire qu'une lieue Espagnole composée de 3000 pas de cinq pieds chacun, contient réellement 15000 pieds Romains, ou 3250 pas de Castille, ou 16250 pieds de la barre de Burgos, mesurée d'après celle qu'on garde dans les archives de Tolède.

Toutes ces raisons sont évidemment décisives; mais les réflexions suivantes y ajoutent encore un degré de force. Nous ne pouvons pas douter que le

ped en ufage en Efpagne fous la domination Romaine , ne fût le ped Romain commun. Par conféquent , fi par l'ancien ped Efpagnol , on entend celui dont on fe fervoit dans les premiers fiècles de l'Ere Chrétienne , il eft certain que c'étoit le même que le ped Romain : car on ne fçauroit fuppofer que les Romains , qui prenoient un foin fi particulier de l'Efpagne , & qui vouloient en faire une feconde Italie , euflent permis aux Efpagnols de fe diftinguer du refte de l'Univers qu'ils avoient conquis , puis instruits & difciplinés , par des poids différens des autres , & des mefures particulières. Ces mefures furent donc les mêmes , & elles fubfiftèrent ainfi jufqu'à la divifion de ce vaste Empire , qui ne souffrit jamais de changement fur un point fi important dans aucune de fes Provinces. Cette uniformité fe gardoit encore du temps de l'invasion des Barbares , comme le témoigne l'Evêque *Idacius* , témoin oculaire , & Historien de ces mêmes invasions. Cet Auteur compte toujours les diftances par *milles* , *milliaria* ; ce qu'il n'auroit certainement pas fait , fi ce n'eût

été l'usage du cinquième siècle dans lequel il écrivoit. Les Ouvrages de Saint Isidore nous persuadent encore, que les Goths ne changèrent point les mesures que les Romains avoient établies en Espagne, parce que, à juger de l'exactitude que ce Saint Evêque a fait voir dans tout ce qu'il a écrit, on doit présumer qu'il n'eût pas passé sous silence des altérations de cette nature, dans les ouvrages qu'il nous a laissés sur les poids & les mesures, *de ponderibus & mensuris*. Au contraire, il désigne toujours les distances par les mêmes noms que les Romains leurs avoient imposés, noms qu'ils apportèrent en Espagne avec les mesures qui servoient à déterminer ces distances.

Ces réflexions du P. Burriel sont appuyées des loix mêmes du *Fuero Juzgo*, qu'il cite en grand nombre, en prouvant toujours que, presque jusqu'au règne d'Alphonse X, les mesures Romaines continuèrent d'être en usage en Espagne; & qu'alors on comptoit encore les distances conformément à la manière des Romains. Dira-t-on, poursuit le P. Burriel, qu'un Prince aussi

instruit que l'étoit Alphonse , & un si sage législateur pût ignorer que les poids & mesures des Romains continuoient de son temps d'être en usage en Espagne ? C'est ce qu'on ne sçauroit supposer , en considérant l'étendue de ses connoissances , & toutes les lumières qui brillent non-seulement dans ses écrits imprimés , mais encore plus dans ceux qui sont restés inconnus ou obscurs parmi nos Archives. Un tel Prince pouvoit-il avoir recours aux mesures étrangères , lorsqu'il déterminâ & qu'il fixa celles dont il voulut qu'on se servît dans son Royaume , & dont il laissa le modèle à la ville de Tolède ?



LETTRE